DE L'HIRONDELLE À L'ORME

CHAPITRE UN

Personnage peu présentable, Hirondelle se curait le nez rêveusement, debout dans son salon.

Il ouvrit la fenêtre, puis la bouche. Penché sur la rue comme s'il allait y plonger, il s'emplit les poumons de son air impur.

« Je vais me plaire ici », pensa-t-il en promenant son regard sur les pavés.

Malgré son nom, dont il ne connaissait pas les origines, Hirondelle était un mammifère tout ce qu'il y a de plus sapiens, résultat d'une évolution lente, douloureuse et toujours en cours. Dans ce cheminement historique, il portait à bout de bras le poids de sa responsabilité et s'inscrivait comme la créature la plus glabre de cette longue lignée.

Depuis son nid-de-pie, au premier étage, il observait la rue et se laissait porter par le murmure des passants, légèrement crispé par ceux qui avaient l'idée farfelue de lever la tête et de croiser son regard. Il aurait aimé être un observateur invisible, mais il ne le pouvait pas. Pour voir, il devait s'exposer et malheureusement pour lui, il était un insatiable curieux.

Pour se donner un peu d'aplomb, il tenait dans la main gauche une cigarette et dans la main droite une tasse

de café avec un peu de cannelle, de clous de girofle, de poivre, de gingembre, de kororima, d'ajowan, de fruits de rue et d'anis pimpinelle. Parmi tous ces puissants arômes, il ne reconnaissait que la cannelle, mais la contenance que lui offrait cette tasse, songeait-il, dépassait de loin ce qu'aurait pu lui apporter un banal expresso. En la sirotant, il s'amusait de la fumée qui en émanait.

Hirondelle venait d'emménager. Avant cela, il avait vécu trois mois sous les toits d'un vieil immeuble dans une rue sans âme et avec pour colocataire un jeune moine chanteur, mais il avait dû partir, car il n'y avait pas d'évier. Puis il était resté trois autres mois dans un petit duplex bien plus propre équipé d'un magnifique évier, mais sa voisine ne supportait pas de l'entendre respirer et Hirondelle n'arrivait plus à se retenir. Il était donc parti une nouvelle fois au plus vite et avait cherché à poser ses bagages ailleurs. Il avait finalement atterri ici, un peu par hasard.

Cette rue-là était bien tranquille, bien éloignée de ces déceptions passées, et porteuse de bien des espoirs. Piétonne, pavée, étroite et gonflée de relais alimentaires, elle portait les odeurs variées de la fine fleur de la gastronomie locale. Stands de patates fumées au foin, de choux farcis, de tourtes noisette-artichaut et de quenouilles panées, se partageaient l'attention des passants avec quelques échoppes pour lesquelles la nuit ne faisait que commencer. Contrairement à beaucoup d'autres lieux de la Ville, cette rue était vivante et c'était une satisfaction pour Hirondelle de la regarder respirer.

« Mais, songea alors Hirondelle fier de sa perspicacité, si tous ces gens sont à la recherche d'un repas, alors il est sans doute déjà très tard. »

Pour s'en assurer, il n'y avait qu'une solution. Serrant fort sa tasse de café, il prit une longue inspiration et ouvrit la bouche pour la seconde fois.

– Quelle heure est-il ? Piailla Hirondelle.

– Il est dix-huit heures vingt-trois ! Répondirent aimablement les gens de la rue d'une seule voix.

Alors que tout le monde reprenait sa marche et qu'Hirondelle vérifiait tout de même l'heure sur son téléphone, un personnage inoffensif et dégarni – Hirondelle était particulièrement bien placé pour le voir – resta droit comme un bâton à le fixer dans les yeux. La vacuité de l'instant le rendait douloureux.

– C'est une bien belle tasse de café que vous avez là ! S'exclama finalement l'homme.

– Merci bien ! Répondit Hirondelle soudain gonflé de fierté. Vous en voulez une ?

– Oh non, je suis allergique aux fruits de rue, étrange n'est-ce pas ?

– Tout à fait étrange. Répondit Hirondelle sans comprendre.

L'homme reparti et, afin de ne pas s'encombrer la tête de détails inutiles, Hirondelle l'oublia immédiatement. S'il était dix-huit heures vingt-trois et probablement sous peu dix-huit heures vingt-quatre, alors cela ne lui laissait que peu de temps pour le rangement qu'il avait à faire avant de partir attraper son bus. Rien n'avait encore de place attitrée. Il n'y avait que des objets, des rangements vides et des cartons pleins. Pour se donner bonne conscience, il posa quelques livres sur le bureau, sa paperasse dans un tiroir, puis décampa après avoir verrouillé l'appartement à triple tour et caché la clef sous le paillasson du voisin.

Au début de la deuxième soirée passée dans le bus, Hirondelle commençait à s'ennuyer fermement. Il avait déjà dormi tout son saoul, utilisé toute la batterie de son téléphone sur d'inutiles jeux et n'avait plus grand-chose à se dire. À ce stade du voyage, il n'était plus qu'impatience et douleurs musculaires.

Il risqua un regard fatigué en direction de l'homme avec qui il partageait un accoudoir, plongé depuis de longues heures dans un quelconque roman. C'était un jeunot proprement habillé, apprêté d'une luxueuse sacoche en cuir et luisant de légitimité dans son trois pièces bon marché. Ils n'avaient pas échangé un mot depuis le début du voyage, pas même quand Hirondelle avait eu à l'enjamber pour aller aux toilettes, mais ce dernier était si désespéré qu'il songeait à entamer avec lui une petite discussion, pour passer le temps. Cependant, comment l'aborder sans la contenance que seule une bonne tasse de café aurait pu lui apporter ? Hirondelle ne souhaitait pas que l'inconnu lui raccroche au nez comme à un vulgaire démarcheur téléphonique.

« 30 minutes de pause ! » Crépita soudain un haut-parleur alors que l'allure du bus faiblissait doucement.

Hirondelle se leva satisfait et s'étira. C'était peut-être l'occasion pour lui de se changer un peu les idées et de socialiser avec ses camarades des autres rangées.

Tous descendirent du bus sous les instructions du chauffeur et se mirent en rang deux par deux, puis ils se donnèrent la main et leur joyeuse procession s'ébranla. Gaiement, ils traversèrent la prairie en profitant de la

douceur du soleil déclinant, jusqu'à une vaste aire de jeux qu'ils avaient pour eux seuls. On leur distribua des briques de jus de pomme et rapidement, un chat perché s'organisa.

Comme il ne connaissait personne et qu'il ne souhaitait pas s'imposer, Hirondelle se dirigea vers le bac à sable d'où il observa le jeu avec amertume, en remplissant sans conviction un petit seau. Ruminant sa solitude, il finit par trouver un peu de plaisir à s'appliquer pour construire quelques collines, deux beaux châteaux, ainsi qu'une petite route qui les sillonnait.

Alors, poussant du bout des doigts un petit cabriolet, arriva le voisin d'accoudoir d'Hirondelle. Sans relever la tête, il commença à emprunter avec attention les routes escarpées et les vallons qu'Hirondelle avait dessinés, faisant un petit bruit de moteur du bout des lèvres, les plis du pantalon couverts de sable.

Hirondelle hocha doucement la tête et contempla son nouvel ami qu'il avait décidément sous-estimé.

La mère d'Hirondelle était venue le chercher au busoport. C'était une femme d'une soixantaine d'années, brûlant continuellement d'une inépuisable flamme intérieure et qui avait toujours raison. Hirondelle le savait, car elle n'avait cessé de le lui répéter depuis qu'il était petit et ainsi il n'était pas prêt de l'oublier. Elle était plus perspicace encore qu'Hirondelle.

– Ton trajet s'est bien passé ? Tu n'as pas eu de retard ? Lui demanda-t-elle.

Content d'être sorti du bus et ravi à l'idée de bientôt revoir la maison où il avait grandi, Hirondelle s'étalait autant qu'il le pouvait, profitant des sièges rembourrés pour reposer son postérieur et de la place qu'il avait devant lui pour étendre ses longues jambes endolories.

– Non, pas de retard. Répondit-il.

– Tu sais, tu aurais pu prendre le train, nous aurions payé le billet. C'est beaucoup plus court. Sortit-elle alors de nulle part.

Hirondelle se rétracta soudain.

– Je n'aime pas le train. Murmura-t-il.

– Pourquoi ça ?

Il fut tenté de lui expliquer que dans un train, il y avait des contrôleurs qui pouvaient passer à tout moment et que leur simple présence soulevait tout un tas de problèmes logistiques.

Si on était surpris par le contrôleur, il fallait en toute hâte sortir de sa poche son billet et le lui présenter. Si on ne se souvenait pas dans laquelle il était, il fallait se lever et commencer à explorer chacune d'entre elles, ce

qui n'était pas évident les jambes coincées entre deux séries de sièges très rapprochés, et on s'exposait aux regards mi-agacés mi-moqueurs des autres voyageurs. Il était donc plus simple de rester à l'affût du contrôleur tout le long du trajet, afin d'être prêt. Cependant il valait mieux être prudent, car il passait souvent une première fois, voir plusieurs fois, sans demander les billets et là, une réaction trop vive pouvait vous trahir et indiquer à tous les autres voyageurs que sous votre air détendu, vous étiez en réalité aux abois. Ainsi, la meilleure technique consistait à guetter sans se presser et à ranger le billet à un endroit stratégique dont on se souviendrait, de telle sorte qu'il soit facile d'accès afin de pouvoir le dégainer rapidement sans pour autant donner l'impression d'avoir répété l'instant. Ces choses là doivent sembler naturelles.

Et puis surtout il fallait faire extrêmement attention à prendre le bon billet pour le bon train, car la moindre erreur pouvait entraîner une procédure de plusieurs longues minutes durant laquelle le contrôleur, riant intérieurement de votre incompétence, vous expliquait quelle allait être votre sanction. En fonction de l'humeur de celui-ci, cette dernière pouvait aller d'une simple tape sur le dos des mains, à l'obligation d'aller s'excuser auprès de tous les autres voyageurs du wagon pour la gêne occasionnée et pour le spectacle lamentable que vous veniez de leur offrir. Enfin, de façon aléatoire, certains billets étaient compostés par avance et d'autres ne l'étaient pas, il fallait donc s'en méfier, puis trouver une poinçonneuse et lui présenter le billet dans le bon sens. Sens qui semblait évident à tout le monde sauf à Hirondelle qui passait souvent une dizaine de minutes à retourner son billet pour finalement comprendre qu'il

fallait le présenter sur le dos, l'avant en avant, serré sur la gauche de la machine, pour qu'elle accepte dédaigneusement de le valider.

D'expérience, il savait qu'il ne parviendrait pas à se faire comprendre par Paman et grogna.

– Je préfère le bus.

Le bus, on le réservait sur le Réseau, puis une fois arrivé devant, on présentait au chauffeur un papier d'identité et il vous laissait monter. Cela limitait grandement les risques d'une interaction sociale manquée.

– Comment vas-tu ? Demanda-t-il alors pour changer de sujet.

– Bien.

– Et Mapa ?

– Bien.

– Et Caillou ? (Son frère s'appelait Caillou, c'était un méritocrate de la pire espèce, de ceux qui s'ignorent.)

– Bien.

– Et la Doyenne ?

– Bien.

– Bien. Répéta-t-il satisfait.

– Et toi ? Demanda sa mère.

– Bien aussi. Répondit-il.

Il appréciait ces moments irremplaçables qu'on ne pouvait échanger qu'avec ceux dont on se sentait particulièrement proches, mais déjà, sa mère attaquait de nouveau.

– As-tu prévu de travailler cet été ? Demanda-elle. Cela te ferait le plus grand bien.

– Le plus grand bien. Répéta-t-il doucement comme pour se convaincre. Il ne comprenait pas en quoi, mais n'osait pas demander.

– Ils recrutent à l'usine de poules. Dit-elle avec un

sourire. Hirondelle se raidit.

– Tu sais bien que je déteste les poules ! Lâcha-t-il offusqué.

– Justement, il s'agit de les égorger ! Répondit-elle fière de son petit effet.

– Oh... Dans ce cas je vais y réfléchir. Dit-il.

C'était une ruse, il ne souhaitait ni y réfléchir ni en parler. Au fond de lui une étrange pulsion animale, primitive, presque obscène, lui intimait de ne pas tuer. D'abord dégoûté par cette dernière, énervé contre lui-même de pouvoir ressentir de telles choses, il avait finalement cédé dans le plus grand secret un soir d'automne. Dès lors, il avait cessé de se laver dans le sang de poules et utilisait de l'eau claire à la place, puis progressivement il s'était mis à se peindre le visage avec des substituts à base de terre ferrugineuse et de colorants et enfin il avait totalement arrêté le sacrifice hebdomadaire de coqs. Bien sûr, et à juste titre, il sentait qu'il trahissait les siens, mais quelque part, avec sa naïveté joyeuse, il avait l'impression de rendre comme une sorte de service aux gallinacés qu'il épargnait et ainsi il justifiait ce choix délirant.

Déjà, ils arrivaient à destination et la mère d'Hirondelle lâcha le volant, laissant la voiture se débrouiller pour les quelques dernières centaines de mètres.

– Où est Mapa ? Demanda Hirondelle après avoir soigneusement déposé ses affaires en tas au milieu du salon.

– Dans la grange. Répondit Paman.

Son père s'appelait Mapa, et sa mère Paman. Caillou vivant seul dans la plus belle ville du monde, il n'y avait plus que ce vieux couple pour occuper la grande maison

de son enfance. Hirondelle alla directement à la grange pour saluer Mapa qui, sourd comme une taupe, n'avait probablement pas entendu la voiture arriver.

Les parents d'Hirondelle possédaient une ferme retraitée, en partie retapée par les soins de Mapa, pour en faire une maison digne de ce nom. Commerçant de bovins durant une grande partie de sa vie, Mapa avait ensuite décidé de devenir psychologue lorsque Hirondelle était encore un oisillon. Bien qu'ils aient accumulé beaucoup de richesses au cours de leur vie, les parents d'Hirondelle n'étaient jamais parvenus à se qualifier pour la classe supérieure. Ils avaient échoué tous les tests, les manières grossières des deux individus trahissant régulièrement leurs origines paysannes si honteuses. Fille d'un marchand de poivre, Paman pouvait encore se vanter d'un certain savoir-vivre, ou du moins d'un respect appliqué des convenances qui lui semblaient justifiées, mais du côté de Mapa, cela faisait plus de seize générations que l'on mourrait d'alcoolisme et d'obésité. Un palmarès impressionnant qui expliquait à la fois son aura tranquillement débonnaire et sa mauvaise habitude de porter des shorts au restaurant.

Le problème d'audition de Mapa faisait de lui un mauvais père, mais un bon psychologue. Ou alors l'inverse, mais ça ne pouvait être les deux à la fois, une alchimie aussi improbable n'ayant jamais été observée et encore moins chez un psychanalyste. Comme on avait toujours besoin soit d'un père soit d'un psy, Hirondelle se rassurait d'avoir toujours l'un ou l'autre sous la main et profitait de son handicap pour lui raconter tout ce qui lui traversait l'esprit.

Quand Hirondelle poussa la porte grinçante de la grange, Mapa sursauta. Croyant être surpris par Paman, il avait failli jeter sa cigarette.

– Oh, c'est toi ? Je n'ai pas entendu la voiture arriver. Dit-il.

Il fit la bise à son fils puis lui proposa d'en griller une avec lui, ce qu'Hirondelle accepta en s'asseyant sur un escabeau. Mapa était en train de bidouiller l'évier et après avoir demandé machinalement à son fils comment il se portait, se pencha à nouveau sur sa tâche. Hirondelle en profita pour vomir le laïus qu'il avait préparé dans le bus pour l'occasion.

– Si tu me demandes comment ça va, je vais être obligé de te dire que je ne sais pas. J'ai la tête hors de l'eau et je respire assez souvent, parfois je vois le bonheur, des fois je le ressens, mais la plupart du temps, c'est un peu comme si je venais de naître. Je suis confus et balbutiant, perdu et impotent. Je suis encore à l'arrière de la voiture sur le siège enfant, le paysage défile défile défile, incohérent.

Les événements se succèdent en un fondu dramatique et me poussent à porter sur les choses un regard ironique. La Ville va vite, les gens sont fous, et moi qui suis lent - peut-être même mou - j'ingurgite tout avec dégoût.

Alors il faudrait sûrement dire que si fondamentalement je suis serein, mécaniquement je suis tendu. Franchement je suis confus, naïvement je suis confiant, objectivement tout va bien, mais intérieurement je suis sceptique. Horizontalement je m'étire, verticalement je m'écrase. Conceptuellement je stagne et spirituellement aussi. Carcéralement je

suis libre, mais continuellement je me sens ivre, comme dans une sorte d'urbaine transe enfin coupée par les vacances.

– Et voilà, répondit Mapa en se retournant. C'est terminé. Excuse-moi tu disais quelque chose ?
– RIEN ! Répondit Hirondelle avec l'assurance d'avoir parlé pour lui-même. JE DISAIS SIMPLEMENT QUE J'AVAIS GRAND BESOIN DE CES VACANCES !
– Oh. Pourquoi ça ? Demanda son père soudain concerné.
– UN PEU DE STRESS, MAIS RIEN D'ANORMAL ! Répondit Hirondelle.

CHAPITRE DEUX

Elle s'appelait Crevette et avec Hirondelle, ils s'étaient rencontrés sur le Réseau. À mesure qu'ils avaient appris à se connaître, la jeune femme était devenue une figure incontournable de la vie d'Hirondelle. L'émergence de Crevette s'inscrivait dans une lignée plus problématique que celle d'Hirondelle : elle était issue de méritocrates, eux même issus de bourgeois, eux même issus de marchands d'esclaves, eux même issus de nobles. Un héritage dont la jeune femme, artiste et communiste, tirait peu de fierté et se lavait du mieux possible.

Les deux jeunes gens partageaient maintenant leur vie depuis quelques années déjà, se complaisant dans l'ignorance partagée du sens de leur voyage, et étant liés par une série de points communs qui sans doute expliquaient une part de leur complicité : ils étaient tous deux de grosses déceptions pour la société comme pour leurs familles, tous deux avaient connu le deuil dès le début de leur vie d'adulte et étaient assez jeunes pour être certains qu'ils auraient la chance de voir le monde brûler, ce qu'ils attendaient avec beaucoup de patience. Ils n'aspiraient à rien d'autre qu'à une vie et une mort digne. En somme, ils auraient aimé vivre dans un monde simple, et ils avaient été servis.

Pendant les vacances, elle était venue rendre visite à Hirondelle dans son village natal et ensemble, ils avaient l'habitude d'attendre que le soleil se couche pour aller se promener en fugitifs. Ils s'éloignaient des habitations à la lueur de leurs téléphones et longeaient les champs pour aller s'allonger dans l'herbe humide, quelques centaines de mètres plus haut. Régulièrement, ils se prélassaient là, au pied d'une de ces croix en pierre qui se cachent par millier dans la campagne, puis, quand ils en avaient marre et que leur dos commençait à les faire souffrir, ils s'asseyaient sur le banc en pierre polie qui les attendait ici toute l'année.

Par cette nuit d'été, ils avaient pour seul objectif de chasser les étoiles filantes. Crevette n'en avait encore jamais vu et comme on ne savait jamais de quoi demain serait fait, ils avaient décidé qu'il n'y avait pas de meilleur moment pour régler le problème que maintenant.

Une fois arrivés au sommet de la butte, ils observèrent la voûte céleste avec gravité pendant quelques minutes. Leur silencieux respect s'estompa peu à peu et ils se remirent à discuter, pour finalement arriver à la conclusion que les beautés de l'espace ne s'offriraient à eux que s'ils fumaient. Hirondelle commença la préparation alors que Crevette l'éclairait, souvent distraite par les lueurs du ciel et par la promesse d'y voir peut être sa première comète.

Hirondelle n'avait pas vraiment besoin d'éclairage, ses gestes étaient maîtrisés et précis, il avait fait ça toute l'année. Avec ses amis aussi bien que seul. Au zénith comme au milieu de la nuit.

Il tira de sa poche un oignon-du-désert et en détacha une fine peau qu'il commença à sécher en soufflant

dessus. De sa main libre, il ouvrit le sac isotherme qui contenait les bourgeons bariolés et frémissants. Il en coinça un entre son pouce et son auriculaire et frotta doucement le duvet de la plante avec son index amputé d'une demi-phalange. Le bourgeon ouvrit doucement la gueule, il se décontractait sous ses doigts. Dans un toussotement un peu rauque, il déposa dans la main tendue d'Hirondelle un peu de pollen.

Ce dernier le transféra sur la feuille séchée qui formerait la cigarette puis la bourra d'un coton rouge vif avant de la sceller du bout de la langue. Ensemble ils l'allumèrent et détendirent doucement leur corps en applaudissant les étoiles qui se mirent à danser pour eux.

– Regarde. Dit-elle.

Le ciel, jusqu'alors d'un beau bleu de minuit uni, percé de petits points blancs, se dotait de nuances cobalt, indigo, marine, saphir, acier, pétrole, électrique, paon, lavande. Elles s'étalaient en longues bandes tortillantes et s'enroulaient entre elles et autour des étoiles, qui en ressortaient comme autant de soleils chauds et brûlants. Les couleurs semblaient engagées dans un ballet grandiose. La Voie lactée, elle, dégageait une douce blancheur, faible, puis sublimée et enfin presque vive quand on la regardait assez longtemps.

– As-tu vu ? Demanda Hirondelle.

– Non. Répondit-elle avec une pointe de déception.

Il ne dit rien, mais il avait vu une étoile filante traverser un coin du ciel en pétillant. Il eut alors l'idée de faire le vœu que Crevette en voit une belle à son tour.

– Attends un peu, il va y en avoir une autre.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas, mais je pense.

Ils plongèrent à nouveau leurs yeux dans le ciel et s'at-

trapèrent les mains. Ils avaient fini de fumer. Le silence les enveloppait doucement, comme un plaid. Le paysage était parsemé de petits nids lumineux, entrelacement des lampadaires et des fenêtres orangées des villages environnants. Hirondelle n'arrivait pas à les reconnaître, il n'y avait que lumière et absence de lumière, les ombres des patelins diurnes ne ressemblant en rien à ce à quoi il était habitué. Il décida que cela n'avait pas d'importance, ils étaient trop attentifs au ciel, trop effrayés à l'idée de manquer une étoile.

Soudain, une comète gigantesque fendit la voûte céleste, avec sa robe blanche qui disparaissait derrière elle.

– Tu as vu ? Demanda Hirondelle. Mais il sentait qu'elle avait vu, comment aurait-elle pu ne pas la voir ?

– Waaaaaaaaah ! S'exclama-t-elle, improvisant sa plus belle onomatopée. C'est super beau les étoiles !

– Je n'en ai jamais vu d'aussi grandes ! Renchérit-il.

Ce spectacle, éphémère, les réjouit pourtant pendant de longues minutes et ils en parlaient encore quand ils s'assirent sur le banc pour rouler à nouveau.

Maintenant, ils sentaient leurs corps lourds, envahis de fatigue, mais aussi irradiants d'énergie. Muscles relâchés, ils se fondaient dans ce qui les entourait et choisissaient en souriant leur étoile préférée. Celle de Crevette était petite, mais elle brillait haut dans le ciel, si fort qu'elle faisait pâlir ses voisines. Celle d'Hirondelle était plus grande et trônait alignée à la silhouette découpée d'un grand chêne. Elle semblait avoir été placée là pour guider les hommes.

Pour se ragaillardir un bon coup, Hirondelle décida de s'asseoir sur le dossier du banc et dans un mouvement démesuré, il vint rabattre ses lourdes bottes sur l'assise.

Ses pieds butant contre quelque chose de dur, il ne réfléchit pas et se contenta d'insister avec un second coup aussi maladroit, puis il se dandina un peu, joignit ses neuf doigts et demi et soupira, satisfait, heureux.

Il ne le savait pas encore, mais il venait d'exploser son téléphone contre la roche en le frappant de son talon. L'écran était fissuré, les capteurs tactiles détruits.

– Quelle belle nuit. Murmura-t-il pour lui même.

CHAPITRE TROIS

Le Major était un petit homme monophtalme versé dans le droit et les sciences politiques qui passait son temps à défendre tout et n'importe quoi depuis sa chambre. Pour des raisons de santé, il vivait chez ses parents, ce qui l'horripilait au plus haut point, mais permettait à Hirondelle de le voir plus régulièrement que quand il s'était exilé dans le Nord. Leur rencontre s'était déroulée au collège, avec quelques autres joyeux lurons à qui on avait tous promis un joyeux futur en échange de leur attention. Ensemble, ils étaient devenus des êtres incertains et effrayés, entretenant d'indéfectibles liens.

Hirondelle rendait visite au Major presque aussi souvent que possible. Après avoir effectué les quelques kilomètres qui les séparaient, ils passaient la soirée à discuter dans la grande bâtisse bien souvent vide que ses parents avaient passé des années à remplir de biens en tout genre. Quand on vous pousse à consommer et qu'on vous en donne les moyens, mais que vous venez d'un milieu où l'on ne jette rien, on se retrouve avec des individus pris dans un paradoxe, emplissant granges, étagères, garages, greniers et couloirs de choses usées et inutiles. La demeure du Major était de ces maisons

remplies et il errait entre ces piles d'objets, fatigué par leur simple présence.

Après avoir préparé de quelques gestes deux tasses fumantes, ils s'étaient installés à l'extérieur pour profiter un peu des derniers rayons du jour. Sur la terrasse, un œil sur le village et ses idiots, ils jouaient à un jeu qui leur était familier. Tour à tour, ils disaient « Je suis… » complété par la chose à laquelle ils pouvaient penser qui les effrayait le plus. Par ce rituel, ils mettaient des mots sur ce qui les inquiétait et en les incarnant, les désincarnaient.

– Je suis l'état d'urgence.
– Je suis une montagne de responsabilités.
– Je suis le noir le plus complet.
– Je suis une fleur de lotus.
– Je suis éphémère.
– Je suis les fantômes du futur qui me réveillent la nuit.
– Je suis une idée avortée.
– Je suis un empire bâti par des fous sur un cimetière indigène avec le sang des esclaves.
– Je suis la lente disparition du savoir.
– Je suis la part de tristesse de la folie humaine.
– Je suis la partie sensorielle d'un univers froid.
– Je suis une espèce inadaptée sur le point de disparaître.
– Je suis la gentillesse de mes parents dans un monde où elle n'aura pas sa place.
– Je suis une poule.
Le Major le dévisagea.
– Quoi ?
Le jeu était terminé.

Ils rentrèrent se retirer au sous-sol, dans un bunker spécial qui était protégé contre toutes sortes d'agressions : des intempéries, des injonctions, des bruits, des gens en uniforme, mais surtout du temps. Après avoir allumé la musique, ils commencèrent à discuter et rapidement en vinrent aux événements les plus récents.

– Alors, il paraît que tu as cassé ton téléphone ?

Les nouvelles allaient vite, mais le nom de la balance était sans importance car Hirondelle était heureux de faire part de ses mésaventures à son ami.

– Oui, de la manière la plus idiote, mais laisse-moi d'abord te montrer la bête qui le remplace.

Il jeta sur le lit un Aikon chromé, une antiquité âgée d'une décennie impitoyable avec elle, témoin d'un passé plus simple et plein de nostalgie. Le Major l'observait minutieusement, avec curiosité.

– C'est un très vieux téléphone que j'ai trouvé abandonné dans un parc. Il ne va pas sur le Réseau et le clavier est très bizarre. Il est fatigué, mais je l'aime bien. Il a dit qu'il s'appelait David !

Le Major ne disait pas un mot, il se contentait de retourner la chose entre ses doigts, s'imprimant de chacun de ses détails au-dessus de ses lunettes.

– Il a aussi le démineur, j'ai battu bon nombre de mes records personnels ! Se sentit-il obligé d'ajouter. Tu te souviens du démineur ?

– Cette chose fonctionne vraiment ? Demanda alors le Major.

– Oui bien sûr ! S'exclama Hirondelle en essayant de l'allumer. Enfin pas sous terre, semblerait-il. Ça n'est pas plus mal, je suppose.

Le Major hocha la tête. Tous deux avaient l'habitude de prôner la déconnexion partielle au Réseau, alors

quand celle-ci s'imposait à eux, ils ne pouvaient pas faire les fines bouches. Ayant fait le tour de celui-ci, ils laissèrent un autre sujet émerger et l'abordèrent avec entrain, tels deux corsaires ne vivant que d'aventure.

Hirondelle ne sortit du bunker qu'à cinq heures. Ils avaient passé la nuit à planifier une très belle escapade pour la semaine à venir : un voyage entre amis bien mérité, attendu par tous et discuté depuis longtemps. Ils allaient franchir la frontière Nord en utilisant le véhicule de secours des parents d'Hirondelle, visiter le pays, et dormir tous ensemble dans la première maison qui les accepterait en son sein.

Enchanté par la perspective, Hirondelle sifflotait gaiement en retournant à sa voiture, faisant tournoyer au bout de son doigt le petit trousseau de clefs trivialement décoré de photos des membres de sa famille. Alors qu'il se penchait pour s'occuper de la serrure, au fond de sa poche, David se mit à vibrer, à se tortiller et à hurler, à se trémousser et à geindre de douleur. Coupé de l'extérieur pendant de longues heures, il était assailli de toutes parts par les messages et les appels manqués qui l'avaient attendu, suspendus dans les airs, survoltés de n'avoir pu atteindre leur destination, révoltés de devoir vivre aussi longtemps dans le néant.

Ils n'eurent pas de pitié pour l'appareil et après avoir passé autant de temps dans l'incertitude, voulurent y entrer tous en même temps. Sans doute pour un téléphone plus expérimenté le problème ne se serait-il pas posé, mais le pauvre David, d'un autre siècle, d'un autre monde, se tordait de douleur et utilisait tout son répertoire de sonneries désuètes pour l'exprimer.

Hirondelle le regardait frémir au creux de ses mains, impuissant, tétanisé. Les stridents gémissements allaient réveiller tout le quartier, alors il tenta de le fourrer au

fond de sa poche, puis de l'étouffer entre ses paumes, mais rien ne semblait y faire. Promptement il se jeta sur le bas-côté enleva sa veste et en recouvrit l'appareil. Avec ses deux mains, il le maintenait collé contre la terre humide, sous la haie, là où l'herbe et l'humus se mélangent. En pressant ainsi de toutes ses forces, il souhaitait étouffer le bruit autant que l'appareil, dont la souffrance le remuait chaque instant un peu plus. Hirondelle comptait les secondes, priant toujours que celle d'après soit la dernière, tremblant de voir son corps faire à la perfection ce dont il ne se serait pas cru capable.

La lumière d'un porche s'alluma soudainement et entre deux gémissements, il crut entendre au loin des volets s'ouvrir. Sans réfléchir, il se redressa et bondit dans la voiture. Jetant l'appareil à la place du mort il démarra en trombe, laissant derrière lui un épais nuage de dioxyde de carbone et deux magnifiques traces de pneu.

Leur course folle ne prit fin qu'à l'orée de la ville. David avait assimilé toutes les ondes dont il était la cible et ne vibrait plus que tristement sur la banquette, attendant qu'Hirondelle vienne le consulter. Ce dernier immobilisa le véhicule sur un chemin de terre loin de la route et soupira, les mains encore sur le volant. Autour de lui s'étendaient de longues nappes de brouillards qui rendaient la nuit particulièrement insondable. Les phares éclairaient un bouleau qui dormait paisiblement avant qu'Hirondelle n'arrive et au-delà, tout n'était que brumes se déplaçant silencieusement, nullement dérangées dans leur ballet ésotérique par notre héros, profitant de la petite heure de nuit qui leur restait avant de devoir retourner parmi les nuages.

Hirondelle cessa de regarder son téléphone à la dérobée et confronta la situation, levant le clapet d'une pression du pouce. 15 appels manqués répartis sur la soirée et une demi-douzaine de SMS de bonnes tailles, tous envoyés par son ami Tintamarre : Voilà à quoi l'appareil avait fait face avec tant de courage. Il en caressait le dos d'un doigt ému en parcourant rapidement les messages.

Il apprit ainsi les terribles aventures de Tintamarre. Celui-ci, qui était resté chez Hirondelle pour y accueillir l'accordeur Réseau Libre, avait attendu patiemment trois jours et trois nuits seulement pour réaliser que personne n'allait se manifester. Il avait ensuite tenté de joindre la compagnie qui l'avait renvoyé toute la nuit de service en service pour finalement ne rien lui apprendre, si ce n'est que le rendez-vous avait été annulé, soi-disant parce qu'Hirondelle aurait entre temps fait appel à une autre compagnie pour son raccordement.

C'était évidemment faux et il y avait quelque chose de triste à penser qu'il avait fallu autant de temps à Libre pour élaborer cette excuse de mauvaise facture, mais cela n'avait pas d'importance. Ce qui était atroce, c'était de savoir qu'il ne pourrait rien y faire avant d'être rentré et que son appartement ne serait alors toujours pas raccordé au Réseau. Distraitement, il fixait l'écran grossier de son téléphone, songeant avec inquiétude que pour le mois à venir, il s'agirait sans doute de son seul lien avec le reste du monde.

Puis il le reposa sur la banquette, alluma la radio et rentra chez lui aussi vite que la brume le lui permettait.

Alors que la voiture se glissait à la place où elle dormait tous les soirs depuis dix ans, Hirondelle remarqua que la lumière de la grange était allumée. Mapa ne se levait jamais après quatre ou cinq heures du matin et pour cette raison il croisait souvent la route d'Hirondelle qui était plutôt un oiseau de nuit. Ce dernier aimait ces rencontres impromptues où ils ne pouvaient alors que se toucher du bout des doigts, ayant chacun un pied dans des journées différentes et ainsi savait-il, en entrant dans la grange, qu'il allait y rencontrer son père.

Mapa était planté sur un tabouret et écoutait la radio, clope au bec, enchâssé dans un bleu de travail usé doublé d'un de ces larges tabliers qu'il mettait pour bricoler. Il tenait une scie et regardait pensivement un torse dépecé qui pendait dans l'encadrement de la porte du cellier, comme flottant dans les airs, suspendu aux montants par quelques ficelles enroulées aux poignets.

Mapa repéra alors son fils.

– Hirondelle ! Tu tombes à pic ! Dit-il. Viens me filer un coup de main.

Hirondelle, ne pouvant se permettre aucune remarque sur l'heure inadéquate, approcha avec dépit.

– BIEN SÛR. Répondit-il. QU'EST-CE QUE TU VEUX QUE JE FASSE ?

– Mets-toi là et tiens fermement les bras pendant que j'essaye de scier droit.

Hirondelle s'avança et posa ses mains sur les épaules, serrant fort les muscles froids et mous qui semblaient se contracter sous ses doigts. Mapa posa lui aussi une main près de la nuque et après avoir éprouvé la stabilité

de l'installation, hocha la tête de satisfaction, tira sur sa cigarette, et commença à scier d'un geste assuré. Petit à petit, le corps se séparait en deux pièces distinctes, chacune éloignée l'une de l'autre par leur cordelette respective.

– Alors, comment va le Major ? Demanda Mapa.

– IL PERD PROGRESSIVEMENT LA VUE, MAIS IL S'Y FAIT !

– Je l'ai toujours bien aimé, le Major.

– JE SAIS MAPA. Répondit Hirondelle dans l'espoir de lui faire comprendre qu'il était fatigué de l'entendre radoter à longueur de journée.

– Vous avez fait quoi de beau ?

– RIEN DE SPÉCIAL !

– Vous avez discuté ?

– VOILÀ ! ON A DISCUTÉ !

Si Hirondelle était aussi froid avec son père que la viande qu'il tenait dans les mains, c'est parce qu'il savait que rien de ce qu'il pourrait dire ne saurait être retenu plus de dix minutes. C'était une fausse conversation, une conversation mondaine, sans fond et sans sujet, comme on peut en entendre à tous les coins de rue et en entamer avec n'importe quelle connaissance ou collègue sans y mettre beaucoup de choses. Il tolérait ce genre d'interactions avec les inconnus, considérant qu'il y avait un début à tout et soucieux de ne pas passer pour un misanthrope, ce qu'il n'était pas, mais il ne supportait ce genre de fioritures locutoires ni de sa famille ni de ses proches. Il ne savait jamais quoi répondre, et n'avait pas envie de se creuser la tête pour des questions fermées et vides. Au fond, Hirondelle n'avait pas envie d'entendre la plupart des gens qu'il côtoyait.

Bien sûr ce n'était pas le cas de son père, qui pouvait tenir de longues conversations passionnantes, mais bien souvent ce dernier ne pouvait s'empêcher de meubler avec des questions dont il n'écoutait pas la réponse. Cela faisait partie de la façade qu'il mettait en place pour cacher au monde qu'il n'entendait rien. Comme la plupart des façades de ce type, elle était translucide.

Hirondelle avait une crampe et retira sa main quelques instants pour la secouer, elle était humidifiée par le sang qui gorgeait encore la chair. Il reprit une prise ferme.

Quand le torse fut finalement scié, ils restèrent tous deux quelques instants à regarder leur travail avec satisfaction.

– TU AS ENCORE BESOIN D'AIDE ? Demanda Hirondelle.

– Non je vais me débrouiller, merci.

– ALORS JE VAIS ALLER ME COUCHER SI TU PERMETS. JE COMMENCE À FATIGUER.

– Va donc ! À tout à l'heure !

– À DEMAIN !

Hirondelle parcourut la maison sans un bruit jusqu'à sa chambre, où il s'écroula. Les oiseaux chantaient, le village se réveillait, le monde s'apprêtait à attaquer une nouvelle journée, mais lui n'en avait que faire. Tout ça ne le regardait pas, ce n'était pas son monde.

CHAPITRE QUATRE

Sur l'autoroute reliant les capitales du monde libre et coupant le paysage d'un large cordon bitumé, s'élançait un fier attelage. Le carrosse rouge filait à 120km/h, dévorant la route dans un effort continu qui faisait vrombir la machinerie.

Elle était pilotée par le Chef d'orchestre et copilotée par Hirondelle. À l'arrière il y avait le Major, qui s'était endormi, Crevette, et Casper. Ils revenaient de vacances, des souvenirs plein la tête, et discutaient joyeusement, un peu fatigués. Ils parlaient de la journée, de la semaine, du retour et de la route.

Soudain, le véhicule qui les devançait se rapprocha à toute allure. Il freinait.

Le temps ralentit dans la voiture à l'instant où le Chef d'Orchestre pressa la pédale. Ils furent comme suspendus dans les airs, décrochés de la réalité par la puissance de l'accoup. En flottement, Hirondelle regardait le Chef, seul à pouvoir faire quelque chose et par conséquent, seul à avoir gardé un semblant de calme. Dans un crissement, ils s'immobilisèrent à quelques centimètres du véhicule de devant, dont les occupants regardaient la scène très conscients du danger.

Tous lâchèrent un immense soupir de soulagement et le Major se réveilla.

D'autres véhicules vinrent s'immobiliser derrière eux et ils comprirent qu'ils étaient pris dans un embouteillage. Le Chef d'orchestre coupa les warnings.

Ils se perdirent alors en exclamations, en confessions de leur terreur subite et de leur soulagement tout aussi soudain et en injures dirigées vers les conducteurs de devant qui avaient si dangereusement pilé.

– Tu vois ! Les distances de sécurité c'est super important ! S'excita Hirondelle, profitant de l'incident pour souligner quelque chose qu'il avait dit quelques minutes auparavant.

– Mais là je l'avais ! Répliqua le Chef.

– Non, mais là tu l'avais, mais si on l'avait pas eu on était mal !

– Franchement, je me suis chié dessus. Dit Casper.

– Je pense qu'on s'est tous vu crever ! Reprit Hirondelle.

– Tout était au ralenti ! Renchérit Crevette. C'était dingue !

– On n'a pas failli mourir ! S'exclama le Major. Vous exagérez.

– Franchement, on pouvait pas freiner bien plus, ça s'est pas joué à grand-chose.

– J'ai pas tout à fait pilé au max, expliqua le Chef, j'ai voulu éviter qu'on parte en dérapage.

– S'il avait réagi moins vite ça aurait au moins touché !

– Mouais. Dédramatisa le Major.

– Tu dormais toi ! Qu'est-ce que tu racontes de toute façon ?

L'adrénaline ne voulait pas retomber, leur donnant l'impression qu'ils avaient de l'énergie à revendre et ils

la dépensèrent en débat, progressant lentement dans l'embouteillage. Les réflexes du Chef leur avaient évité la mort et dans l'ensemble, ils en étaient plutôt satisfaits.

CHAPITRE CINQ

Le voyage en bus s'était déroulé sans encombre pour Hirondelle et il était de retour dans son nouvel appartement depuis quelques jours déjà. Il y était seul et il s'y perdait un peu. Hirondelle, comme un enfant, perdait la notion du temps quand il était seul et il devenait quelque chose d'autre, une créature un peu absente, déambulant maladroitement, coincée dans la répétition et peu consciente de son corps.

Pour se réancrer à la réalité quand il était confronté à ce genre d'état, Hirondelle ne connaissait pas beaucoup de solutions. Généralement il attendait que ça passe, ou oubliait tout simplement ses devoirs, mais cette fois-ci il était coincé car il ne pouvait pas se permettre de rester ainsi immobile. Il avait beaucoup à faire, une montagne, à vrai dire, quelques choses absolument insurmontables. Après réflexion, il convint qu'il avait tout à gagner à employer la méthode la plus directe et pourquoi pas même, à faire face à ses peurs. Il se sentait prêt oui. La décision était prise et une fois la chose faite il aurait l'énergie pour rédiger ses candidatures, il aurait la force de trouver un cadeau pour l'anniversaire de sa filleule qui était déjà passé de deux mois, il aurait le

temps de répondre aux gens qui lui demandent de ses nouvelles, même à ceux qu'il n'aimait pas, mais surtout il aurait la foi d'entrer en contact avec le 3244e cercle des enfers et les pauvres diables qui y siègent sous le joug de l'archidémon Zavier Miel.

Il n'en avait bien sûr aucune envie, mais ces créatures monomaniaques, avec quelques autres du même registre, avaient le monopole des cœurs. Indispensables pour accéder au Réseau, indispensables pour vivre. Nul ne pouvait dire combien de temps il allait devoir passer au combiné avec des voix qui n'étaient pas conscientes de n'être devenues rien de plus que des voix, mais quand il aurait affronté ses peurs rien ne lui paraîtrait impossible.

Seul dans son salon, il s'allongea sur un tapis de coussins et ferma les yeux. Bientôt, le noir de l'intérieur de ses paupières laissa place au plaisant sous-bois qu'il imaginait. Baignant dans une lumière apaisée, un matelas de lichen dans le dos, il était bien. Alors qu'il commençait à chercher tranquillement les champignons du regard, une boule de lumière apparut à ses côtés et commença à lui parler. Elle était une représentation de son esprit qui allait le guider pour qu'il vainque ses peurs.

– Suis-moi. Dit la boule qui flottait paisiblement à quelques mètres du sol.

Hirondelle s'exécuta avec joie, heureux de profiter d'une petite escapade de la sorte avant de passer aux choses sérieuses. Il franchissait les ruisseaux et les troncs tombés avec aisance, évoluait à travers les ronces sans difficulté et dévalait gaiement les aspérités du terrain tout en gardant un œil sur la boule, qui elle aussi semblait se permettre d'extravagants détours.

Mais déjà ils étaient arrivés puisque le petit soleil

s'arrêta au centre d'une clairière où était posé, caché par les hautes herbes, un dolmen. Hirondelle s'en approcha.

– Arme-toi. Dit la boule.

Sur le dolmen était posée une épée courte, sans garde et presque sans poids, ainsi qu'un pavois très large. Hirondelle avait l'impression de tenir dans une main une portière de voiture et dans l'autre un bâton pointu. Il regarda la boule avec insistance pour lui faire comprendre qu'il attendait la suite des instructions.

– Suis-moi. Lâcha finalement la boule après quelques secondes de flottement.

Ils s'enfoncèrent à nouveau dans la forêt et cette fois-ci marchèrent un bon quart d'heure. Hirondelle ne savait pas si cela faisait partie de l'épreuve, mais le bouclier commençait à lui engourdir doucement l'épaule et la promenade l'excitait moins. À un moment il vit s'envoler une chouette, qui lui redonna le sourire quelques instants, mais il fut tout de même bien soulagé d'arriver à destination.

– Bats-toi. Dit la boule, se tenant à l'orée de la forêt.

Hirondelle émergea des buissons avec difficulté et se protégea du soleil avec son avant-bras. Sa lumière aveuglante lui cacha la scène pendant quelques secondes, mais il finit par deviner les falaises abruptes qui surplombaient une plage immense et l'escalier colossal, taillé dans la roche, qui y descendait. L'air iodé qui montait atteignait Hirondelle par bourrasque, portant en son sein des relents de soufre. En contrebas déambulait avec tranquillité, comme profitant d'une promenade matinale, un dragon aux narines fumantes autour duquel tournait une colonie d'oiseaux marins.

– Un dragon ? Demanda Hirondelle avec perplexité.

C'était une grande bête dont la taille devait être proche de celle d'un orque, avec de petites ailes plaquées contre le corps à la manière de celles d'un scarabée, mais qui semblait plus agile qu'un lynx. Les muscles saillants de la créature déformaient sa peau écailleuse et humide qui luisait au soleil lorsqu'elle se déplaçait et ses quelques plumes disproportionnées, situées à la base du cou et au bout des ailes, séchaient paresseusement.

D'un œil tranquille, le dragon cherchait un coin où poser sa carcasse. Il poussa alors un long hurlement, ouvrant sa gueule bordée d'épieux, puis se blottit dans le sable, s'y creusant un nid simplement en frottant son dos contre le sol. Là, roulé en boule, il abaissa ses paupières et sa respiration rauque ralentit.

– Un dragon ? Demanda à nouveau Hirondelle, cette fois sans quitter la boule des yeux.

– Tu dois combattre tes peurs. Dit la boule.

Hirondelle regarda son épée, puis le reptile monstrueux, et à nouveau son épée.

– Je ne sais pas... Commença-t-il. Je ne m'attendais pas à ça. Je pensais à quelque chose de différent. Peut-être plus en lien avec mes peurs.

– N'as-tu pas peur des dragons ?

– On pourrait dire que non, car ils n'existent pas, mais en dehors de cela la question reste idiote. J'ai beau ne pas avoir peur des crashs aériens, si je me retrouve dans la situation j'aurais peur et j'aurais probablement raison.

Disons simplement que je m'attendais à quelque chose de plus personnel peut-être, de plus symbolique.

– Les dragons sont hautement symboliques, répondit la boule, ils sont un condensé des plus grandes peurs de tes ancêtres, des trois prédateurs historiques des

primates : les serpents, les oiseaux de proie et les grands félins. Sa présence ancestrale parle constamment de modernité. Bats-le et tu seras un primate qui ne craint plus rien.

– J'entends. Répondit Hirondelle, pensif.

Il resta là une longue minute dressé sur la falaise, surplombé par son petit soleil, jaugeant la bestiole, regardant l'escalier qui menait à elle et écoutant la mer.

– Néanmoins, cela reste un dragon. Murmura-t-il. Il crache du feu ?

– Oui.

– Il garde un trésor ?

– Oui, ta motivation.

– Alors que devrais-je faire ? Simplement descendre et aller essayer de planter mon épée quelque part ? Demanda Hirondelle.

– Oui.

– Non. Répondit-il.

– Non ?

– Je ne sais pas si ça vaut le coup. S'expliqua Hirondelle. Je vais simplement me prendre une rouste, c'est un peu ridicule.

– Si c'est à cause de l'escalier, je peux te téléporter en bas. Tenta la boule.

– C'est très gentil de ta part, mais non, c'est un tout. Je m'étais préparé à une sorte de voyage introspectif, accompagné peut-être de quelques larmes et de réalisations soudaines, mais pas à combattre un dragon que je n'ai jamais vu. C'est un peu théâtral non ? Même les paysages sont magnifiques, j'aurais pensé à quelque chose de plus lugubre. Je pense que je vais rentrer.

Il posa délicatement l'épée et le pavois par terre, puis cligna des yeux et se retrouva à nouveau dans son salon. L'après-midi était déjà bien avancée. Engourdi et défait, il repoussa d'un revers d'esprit toutes ces tâches atroces à un jour où il aurait la force de les aborder. Aujourd'hui il allait se contenter de remplir le frigo, de lancer une lessive, et de s'octroyer une promenade afin de se dégourdir les jambes et d'étancher la soif de grands espaces qu'avait réveillée en lui sa petite escapade mentale.

CHAPITRE SIX

Les déambulations d'Hirondelle l'avaient peu à peu mené hors de l'emprise tentaculaire de la Ville, il s'était dégoté une paisible rivière, qu'il longeait le visage fendu par un large sourire. Son eau huileuse stagnait et son lit s'enfonçait dans une végétation sombre, à peine traversée par les derniers rayons d'un soleil paresseux traînant à se coucher. Il ne restait à Hirondelle qu'une petite paire d'heures avant que la nuit ne tombe et qu'il soit contraint de rentrer, mais il tenait à sa promenade et se sentait inspiré par ce chemin de terre.

Il s'alluma une clope et pénétra dans la forêt. Les saules trempaient le bout de leurs branches dans l'eau, semblant chercher à pêcher les déchets qui y flottaient tandis que les aulnes empêchaient courageusement les berges de s'affaisser avec leurs racines. Les méandres de l'eau s'infiltrant dans les terres comme pour la dévorer formaient une multitude de mares couvertes de feuilles, séparées par des îlots épars et montés de buissons chétifs.

Le chemin qu'empruntait Hirondelle traversait ce bourbier en le surplombant, parfois secondé par un pont de bois. Il était particulièrement satisfait de n'avoir croisé ni cycliste ni randonneur et d'avoir la chance de profiter à lui seul de ce bout de nature.

Longeant une somptueuse propriété protégée des personnes mal intentionnées par un haut mur décrépi, Hirondelle lisait les inscriptions révolutionnaires en tout genre qu'il croisait sur sa route : « Les lève-tôt ne servent à rien ! » sur sa gauche à hauteur d'homme à la bombe. Plus bas entre les feuilles « Une autre fin du monde est possible ». Des sigles gravés dans la chair d'un bouleau et enfin, au marqueur sur un pont : « Même les ragondins détestent la police. »

Ce dernier graffiti interpella Hirondelle. Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ? Il s'était immobilisé et restait perplexe.

Puis il remarqua en contrebas, pataugeant dans la gadoue, une tribu de ragondins. Comme en attestaient leurs ventres dodus et les feuilles de chou qui traînaient sur le sol, il s'agissait d'une population semi-apprivoisée, nourrie par les hommes. Alors qu'ils vaquaient à leurs occupations inintéressantes, déplaçant des bouts de bois et se laissant flotter dans l'eau, l'un d'entre eux s'était hissé sur le pont et regardait Hirondelle avec de grands yeux curieux. C'était un petit spécimen, avec encore beaucoup de malice dans les yeux, et lorsque Hirondelle tendit la main, la petite bête n'hésita pas à s'approcher, faisant claquer ses pattes mouillées sur le bois humide.

Hirondelle n'avait jamais vu de ragondins auparavant. De manière générale, les animaux étaient assez rares et devenaient de plus en plus difficiles à observer. Il ouvrit sa sacoche à la recherche d'un bout de pain qu'il pourrait donner à la bête en échange de son affection, mais cette dernière se moquait aussi bien d'Hirondelle que de la nourriture et comprit dans ce geste qu'elle était invitée à se servir, aussi se précipita-t-elle dans le

sac d'Hirondelle pour s'emparer de son stylo. Sans lui laisser une chance de réagir, le ragondin plongea vers les siens, laissant Hirondelle seul et défait.

Observant avec amertume la colonie s'activer, il finit par remarquer un des points névralgiques de leur activité : une souche creuse au centre de leur bidonville où avaient été accumulés toutes sortes d'objets. Un butin composé de bouteilles en verre et en plastiques, de peluches moisissantes, d'appareils électroniques rouillés et désormais du stylo d'Hirondelle. Alors que quelques adultes partaient, le regard grave, à la chasse au trésor, un groupe de petits fouillait parmi les richesses de l'arbre-coffre et jouaient avec.

Celui qui avait dépouillé Hirondelle finit par trouver un pistolet en plastique et le montra à un ami plus âgé. Ensemble, ils le retournèrent dans tous les sens, puis, quand son propriétaire compris qu'il fallait le tenir par la crosse, il glissa ses petits doigts dans le pontet et commença à courser son aîné, qui prit la fuite à quatre pattes. Le ragondin, grisé par la puissance fictive qu'il retirait de ce nouveau jeu, braquait tour à tour chacun de ses pairs. Hirondelle regardait ce spectacle avec d'autant plus de perplexité qu'il lui rappelait une scène de son enfance. Une scène à moitié oubliée qui lui revint pourtant dans toute sa splendeur.

Alors qu'il avait moins d'une dizaine d'années, visitant un zoo, Hirondelle s'était retrouvé face à un groupe de chimpanzés. À cette époque, Hirondelle n'avait qu'un rêve, devenir vétérinaire ou éleveur de serpents.

L'enclos abritait une dizaine d'individus et reproduisait maladroitement un bout de nature, avec en son

centre une large structure faite d'arbres, de piliers et de cordages. Il était circulaire, vitré et creusé dans le sol. Deux passages en faisaient le tour, l'un sous terre, au niveau des chimpanzés, auquel on accédait par un large escalier, et l'autre au niveau du sol.

Après de longues minutes à observer les primates, Hirondelle avait eu soudain une idée qui lui avait semblé merveilleuse à l'époque. Il avait dégoté un bout de bois et une tige végétale souple, puis les avait noué ensemble. Vérifiant que personne ne le regardait, il avait ensuite jeté sa fabrication bancale et inutile dans l'enclos, puis avait dégringolé l'escalier à toute allure pour assister à un spectacle dont il n'avait eu alors qu'une compréhension intuitive.

À peine la structure eut-elle touché le sol que l'objet venu de l'extérieur sema le chaos au sein de la communauté. Le premier chimpanzé à le ramasser vit arriver sur lui les curieux et les jaloux et eu à peine le temps de l'examiner qu'on le lui arrachait des mains. Il voulut protester, mais l'objet s'éloigna de lui et trois chimpanzés plus âgés se disputaient déjà sa possession, aussi se résigna-t-il.

Rapidement, tous les primates furent sur le coup et à mesure que la bataille gagnait en intensité, elle prenait de la hauteur, car pour échapper à ses adversaires, le propriétaire temporaire de l'objet criait de plus en plus fort et escaladait la structure tout en les repoussant. Hirondelle était béat, perturbé et excité par le chahut qu'il avait provoqué. Une part de lui voulait offrir à ces créatures plus de bâtons et de tiges venues du ciel, mais il ne pouvait pas même se résigner à détourner les yeux un seul instant.

Un gagnant se fit finalement connaître, agitant le trésor depuis le plus haut point de sa prison. Qu'avait-il gagné ? La reconnaissance de ses pairs ? Des privilèges d'épouillage ? L'espoir infime d'un jour connaître l'extérieur ? Sans doute n'en savait-il rien. Il n'avait même pas remarqué que le nœud s'était détaché durant la bataille et que deux de ses collègues le manipulaient pensivement, en bas.

Mais il était déjà l'heure d'aller voir les girafes et c'est avec culpabilité qu'il avait abandonné la petite tribu avec laquelle il avait tissé un lien à leur insu, mettant de côté jusqu'à aujourd'hui cet étrange souvenir.

Avec le pistolet cependant, les ragondins semblaient avoir une réaction différente. Après quelques courses poursuites et l'implication des adultes, l'enfant s'était retranché sur un îlot et pointait tour à tour l'arme sur ses camarades et sur sa cervelle, menaçant de la faire exploser et les gardant à bonne distance.

Estimant que révéler aux ragondins la nature fictive de l'objet ne faisait pas partie de ses prérogatives, Hirondelle s'éloigna en haussant les épaules.

Poursuivant son aventure, Hirondelle s'enfonça dans une orée plus sombre encore. Sa bonne humeur avait été ébranlée d'une manière qu'il ne parvenait pas à saisir. Il avait la fameuse « boule au ventre », le « nœud à l'estomac ». Il cherchait machinalement les oiseaux dans les arbres, dans l'espoir naïf d'être détendu par leurs piaillements, mais il n'en trouva aucun. Il marchait sans réfléchir, faisant abstraction de tout.

Un pont se dressait devant lui. Là où ceux qu'il avait traversés jusque là n'étaient que de vulgaires passerelles, celui-ci formait un magnifique arc de cercle au-dessus d'un véritable bras de rivière bordé de roseaux. Cet environnement délicieux raviva comme par magie la sérénité d'Hirondelle. La fraîcheur du soir et la tranquillité du ciel dans lequel brillait la première étoile avaient, pour qui le voulait, un effet apaisant.

Il franchit le pont comme un roi entrant dans son royaume. Trois chemins s'éloignaient, mais l'un d'eux attisa tout naturellement sa curiosité : il fendait les arbres pour se rapprocher de la rive, et tout au bout, face à l'eau calme, y trônait un unique banc. Hirondelle emprunta cette voie, fermement décidé à s'approprier ce coin de paradis, lorsqu'il remarqua que le banc était déjà occupé par une silhouette affaissée.

« Merde. » Songea-t-il.

Il s'immobilisa, mais il était trop tard. Déjà la silhouette avait entendu les bruits de pas d'Hirondelle sur la terre sèche et l'interpellait.

- Hey, viens là bonhomme !

Pris de court, Hirondelle ne pensa même pas à répondre et avança jusqu'à distinguer l'individu. C'était une femme, elle portait une toge si épaisse qu'on aurait dit une couverture dans laquelle elle se serait savamment enroulée. Sa tenue comportait une capuche, qui cachait une grande partie de son visage et des chaussures soigneusement posées sur le banc, à ses côtés. Elle laissait ses pieds nus baigner dans l'eau, ainsi qu'un large pan de sa toge.

– Bonjour. Dit Hirondelle.

– Bonsoir. Répondit-elle.

Il la détestait déjà.

– Écoute, j'ai besoin que tu me rendes un service. Ajouta-t-elle.

Hirondelle se ragaillardit, il aimait bien rendre service.

– Pour un déménagement ? S'hasarda-t-il.

– Non. Répliqua-t-elle en fronçant les sourcils sous sa cuculle. J'ai rendez-vous avec un ami ici même, mais je dois partir. Ma femme est à l'hôpital et elle va accoucher.

Disant cela, elle agita son téléphone comme s'il s'agissait d'une sorte de preuve.

– Oh. Félicitations. Que dois-je faire ?

– Pourrais-tu rester ici jusqu'à l'arrivée de mon ami et m'excuser auprès de lui ? Reporter notre rencontre à plus tard ?

Hirondelle frémit. La promesse d'avoir le banc et sa vue dégagée sur le fleuve somnolent pour lui seul lui arracha un sourire. Il essaya de ne pas trahir son excitation.

– Je vais m'en occuper !

– Merci. Répondit-elle visiblement soulagée.

Elle enfila ses chaussures sans prendre la peine de

se sécher, puis se leva. Sa toge dégoulinait et semblait plus lourde encore.

Il la laissa passer, puis prit sa place sur le banc. Il posa ses bottes à côté de lui, y glissa ses chaussettes et enfin, trempa ses pattes. L'eau était tiède, couverte d'une fine pellicule d'huile et de vase, et probablement loin d'être potable, mais il n'en avait que faire.

Une fois le service rendu, pensait-il, il serait temps de rentrer. Sans doute par un autre chemin, car il avait eu sa dose de forêt, mais aussi sa dose de rencontres impromptues. Hirondelle était un introverti, c'est-à-dire qu'il ne rechargeait ses batteries que lorsqu'il était seul et que le contact avec d'autres entités avait tendance à rapidement le fatiguer. Aussi cet unique banc, perdu entre les arbres, ne faisant face à rien d'autre qu'à la rivière, était pour lui un endroit réellement onirique. Il ferma les yeux pour profiter de la solitude.

Derrière lui, les bruits de pas de la moniale finissaient de s'estomper. Dans la fraîcheur ambiante et bercé par les hurlements lointains de la Ville, il aurait presque pu s'endormir. C'était un instant paisible coincé entre l'avant et l'après, le genre d'instant pour lequel il continuait le matin à se lever.

Quelques bulles à la surface annoncèrent à Hirondelle l'arrivée de l'ami qu'il attendait. La chose se dressa hors de l'eau, créature inhumaine à la présence bienveillante. Son crâne translucide lui servait d'unique et gigantesque globe oculaire. À la base de cette tête visqueuse, quatre orifices vulvoformes frémissaient et sifflaient de concert. Le reste de son corps, parcouru par des fluides visqueux voyageant à sa surface dans de transparents vaisseaux, restait pour la plus grande

partie immergé, si bien qu'on ne pouvait deviner ni la taille de la créature ni sa silhouette.

Avec ses quatre orifices palpitants et les quatre voix rauques qui en sortaient, dansant ensemble, prenant le relais les unes des autres, elle maîtrisait la langue avec plus de beauté que n'importe quel homme sur terre.

La chose majestueuse, dégoulinante d'eau polluée et luisante sous la lumière blafarde du début de soirée, s'adressa à Hirondelle en ces termes :

– Bonjour, citoyen du temps. Mon nom est [Elle émit, avec ses quatre bouches simultanément, une série de sons intranscriptibles.]. Je vous apporte mes plus belles salutations et l'espérance de ne pas vous déranger par ma présence ou mon apparence. Je suis à la recherche d'une amie de votre espèce que je devais retrouver ici. Auriez-vous connaissance de la raison de son absence ?

Même quand l'innommable créature ne parlait pas, ses quatre bouches émettaient quelques séries de sifflements d'une musicalité certaine. Ne s'attendant pas à une telle rencontre, Hirondelle prit quelques instants pour réfléchir. Il devait faire de son mieux. Faire honneur à ses semblables.

– Bonsoir, visiteur, commença-t-il, mon nom est Hirondelle. Vous rencontrer est un honneur qui illumine ma soirée et j'espère moi aussi ne pas vous déranger par ma voix grossière. Votre amie a dû partir, car sa compagne donne la vie à un nouveau-né. C'est un processus complexe et parfois très douloureux pour notre espèce. Nous aimons accompagner nos proches qui le traversent et accueillir l'enfant comme il se doit. Elle m'a chargé de rester ici pour vous porter ses excuses.

Hirondelle referma son unique et grossière bouche, néanmoins satisfait de sa performance.

– Je souhaite au nouvel humain une multitude de sourires, répondit l'innommable, et j'espère que sa naissance apportera du bonheur à votre peuple. Cependant, je suis porteur d'un message de la part du mien. Puis-je vous le remettre avant de partir ?

Fier comme s'il avait été choisi en premier en EPS, Hirondelle ne réfléchit pas bien longtemps.

– Vous pouvez me le remettre. Dit-il.

– Au nom du principe universel du vivre et laisser vivre, et après une longue enquête sur votre planète qui nous a mené à penser qu'il n'y avait pas au sein de votre espèce un consensus en faveur d'une intervention de notre part, c'est avec une grande peine que nous avons décidé de ne pas vous apporter notre aide concernant les difficultés que vous traversez.

Nous sommes une espèce non interventionniste et votre peuple doit décider seul de la direction qu'il emprunte, quand bien même cette direction serait celle de l'auto-destruction. Elle semble correspondre aux attentes et aux comportements d'une majorité significative et nous nous abstenons de porter un jugement sur ce choix.

Nous souhaitons aux humains un futur agréable et espérons vous revoir hors du temps.

Pourriez-vous, s'il vous plaît, transmettre ce message à votre espèce ?

Hirondelle resta de marbre. Il avait une idée.

– Bien sûr, répondit-il. Pourriez-vous également transmettre un message de notre part à la vôtre?

– Je vous écoute.

– Tout ceci était un test. Commença Hirondelle un peu à l'improviste. Un test élaboré ! Les personnes avec qui vous avez discuté jusque là sont à ma solde et il était convenu que je vienne en personne entendre votre verdict. Laissez-moi me présenter à nouveau, Hirondelle Tréfor, sergent général en chef de l'armée secrète de la terre.

En créant une situation où nous semblions en péril, nous souhaitions observer vos réactions avant de partager avec vous notre maîtrise ancestrale du temps. La simple idée que vous ayez songé à nous abandonner dans la situation affreuse que nous avons simulée pour vous tester est insoutenable.
Votre comportement abject révulse au plus haut point l'espèce incroyablement douce que nous sommes et pour votre manque d'empathie, moi, Hirondelle Tréfor, me voit dans l'obligation de vous déclarer la guerre ! Je veux que vous rapportiez cela à votre peuple !

Pendant quelques secondes, il sembla à Hirondelle que sa bouffonnerie serait démasquée, mais il comprit vite qu'il ne s'était pas trompé en misant sur la naïveté de la créature.

– Si c'est réellement votre souhait, dit la larve après un temps d'incompréhension, nous allons apprêter des diplomates.

– C'est réellement mon souhait, répondit Hirondelle avec l'air le plus sérieux qu'il pouvait mobiliser, mais il n'y aura pas besoin de diplomates. Préparez-vous à sonner le tocsin, quand je frapperai ce sera un carnage !

– Bonne soirée. Répondit la créature après s'être à nouveau figée de longues secondes.
– L'offense est grave, machin-chose, l'offense est grave ! Hurlait Hirondelle alors que le messager s'enfonçait dans l'eau.

Une fois seul, Hirondelle ne put retenir un éclat de rire. Il n'aimait pas les choses et les gens trop sérieux et il était fier d'avoir trouvé de quoi occuper un moment ce peuple étrange. Comment pouvaient-ils penser que l'auto-destruction était un choix ? S'ils n'étaient pas en mesure de comprendre la complexité de la situation, au moins auraient-ils un goût de ce que l'absurdité humaine pouvait être. Hirondelle alluma une clope et entreprit de profiter de sa fin de soirée déjà à moitié gâchée.

CHAPITRE SEPT

Après avoir repoussé l'échéance autant qu'il était raisonnable de le faire, Hirondelle s'était décidé à contacter « Libre ». Il aurait pu procrastiner plus encore, il s'en sentait capable, mais pour être totalement honnête avec lui même, il commençait à s'emmerder sans Réseau.

Il avait perdu de longues heures à jouer au démineur. Échouant à se convaincre qu'il s'agissait d'un jeu de qualité, il s'était arrangé pour se faire inviter par quelques-uns de ses amis, mais quelle que soit l'ampleur de la beuverie à laquelle il s'adonnait, il se retrouvait toujours seul fatigué et ennuyé le lendemain matin. Alors il avait débusqué un disque dur sur lequel il avait autrefois rangé sa vie et s'était plongé dans de vieilles photos, puis dans des films et des sitcoms qu'il avait regardés une seconde fois, sans joie.

Non, décidément rien n'y faisait pour tromper son ennui.

Hirondelle, qui avait grandi, s'était socialisé et avait appris la plupart des choses qu'il savait sur le Réseau, se sentait privé d'un sens. Que l'accès coûte un bras ne le dérangeait pas plus que ça, car si il n'avait que faire de deux bras identiques, il ne se voyait pas vivre sans un doigt dans la prise.

Beaucoup d'idiots voyaient encore le Réseau comme un jeu sans enjeu, un caprice générationnel incompréhensible et plein de vices, mais lui savait bien sûr que ce n'était pas le cas. Le Réseau était une arme démentielle dont l'impossibilité d'en définir le rôle et les contours constituait la force principale. Le Réseau n'était pas une chose, mais un lieu, une terre nouvelle et comme toute terre nouvelle, il donnait à ses pionniers de fantastiques visions. Celle d'un Eden vierge de toute impureté.

Alors comment pouvait-il ne pas être prêt à faire face à un simple service client ? À de simples voix sans existence ?

Après avoir fermé les fenêtres, éteint la musique, et s'être assuré qu'il était bien dans les horaires d'ouverture du service, il avait rassemblé son courage et avec gravité avait composé le numéro, un chiffre à la fois.

3 – 2 – 4 – 4. Le combiné pressé contre son oreille, il prit une grande inspiration, prêt à défendre sa cause.

Bien sûr, il avait oublié que les choses ne se passaient pas ainsi et il sursauta en entendant la voix robotique horripilante.

Pour une assistance sur son offre Réseau, il pressa le 2.

Pour une assistance sur son offre « Libre 20330420 », il pressa le 1.

Et enfin, parce qu'il semblait y avoir un problème avec le raccordement de sa ligne et qu'il souhaitait fournir des informations supplémentaires nécessaires à la résolution dudit problème, il pressa le 1.

La voix lui confirma qu'il allait être mis en relation avec un conseiller et le prévint que la conversation allait être enregistrée. Il n'y avait aucune touche pour refuser cela. D'un coup, la voix laissa place à une affreuse musique d'ascenseur grésillante. Dans un effort pour

donner sens à l'insensé, Hirondelle commença à se trémousser, mais il se sentit très vite ridicule.

– Cinquante-cinq minutes plus tard, alors qu'Hirondelle commençait à s'impatienter, il entendit à l'autre bout du combiné une respiration, puis une voix chevrotante.

– Bonjour, je suis 6, conseiller Libre, comment puis-je vous aider ?

– Bonjour 6, je suis Hirondelle. Laissez-moi vous expliquer en détail ! J'ai emménagé il y a un plus d'un mois et on m'a envoyé un mail pour que je choisisse une date pour le raccordement de mon cœur-réseau. Seulement toutes les dates tombaient pendant que je rendais visite à mes parents, aussi j'ai demandé à un ami d'être sur place durant la plage horaire du rendez-vous. Il est arrivé à sept heures, soit bien en avance, puis comme il n'y a pas d'horloge chez moi, il a un peu perdu notion du temps et est finalement resté trois jours. Toujours est-il qu'il a fini par réussir à vous joindre et qu'apparemment vous lui auriez dit que le rendez-vous avait été annulé ? Je ne veux pas savoir pour quelle obscure raison il a été annulé, j'aimerais simplement en prendre un autre, le plus rapidement possible.

Hirondelle tenait à passer aussi peu de temps que possible au téléphone, il entendait en arrière plan les autres conseillers appliqués à leur tâche sans fin ainsi que les haut-parleurs qui murmuraient à longueur de journée « Arbeit macht frei ». 6 reprit la parole en se mettant à tapoter son clavier.

– Oui, attendez que je retrouve votre dossier… Je vois. Il est écrit que le rendez-vous a été annulé, car vous avez approché un autre fournisseur Réseau.

– C'est faux et comme je vous l'ai dit, sans importance. Quand puis-je avoir un autre rendez-vous ? Cela fait un mois que j'ai emménagé et trois semaines que je devrais être relié.

– Oui c'est beaucoup, mais le problème est que quand votre rendez-vous a été annulé, cela a également arrêté toute la procédure si compliquée et délicate qui permet le raccordement, alors maintenant que vous appelez et que vous me le demandez, je peux la relancer si vous le souhaitez.

– Oui c'est exactement ce que je souhaite.

– Puis-je faire autre chose pour vous ? Avez-vous été satisfait par la qualité de cet appel ?

– Oui j'aimerais savoir quand mon cœur sera raccordé au Réseau.

– Quand le technicien passera.

– Et quand passera-t-il ?

– Ça je ne peux pas vous le dire précisément, mais nous sommes mardi alors vous pouvez espérer être recontacté avant la fin de semaine.

– Fort bien.

Il remercia 6 avec une sincérité discutable et raccrocha, soulagé d'avoir accompli à bien sa mission. Il n'avait plus qu'à attendre et cela il savait le faire aussi bien que n'importe qui, si ce n'est un peu mieux.

CHAPITRE HUIT

Il ne restait à Hirondelle qu'à s'installer aussi confortablement que possible dans son appartement. Les cartons avaient été déballés et la plupart des choses rangées au fil des jours. L'endroit avait rapidement été transformé en un temple dédié au repos de l'âme et à la tranquillité, mais il avait fallu la visite de Crevette pour qu'il réalise que son antre ne pouvait offrir à deux personnes à la fois le confort qu'elles méritaient.

Après mûre réflexion, Hirondelle et Crevette étaient arrivés à la conclusion qu'il leur manquait au moins un tapis tout doux où glisser leurs orteils et de la sauge pour purifier les lieux. Armés de leurs cartes de crédit et de deux tickets de tramway, ils avaient bien mangé, s'étaient lavés de la tête aux pieds, puis avaient décollé en début d'après-midi. Là où ils se rendaient, espéraient-ils, il y aurait tout ce dont ils avaient besoin et même plus.

Le serpent de métal s'approcha d'eux en tortillant et leur ouvrit ses portes. Ils embarquèrent et s'installèrent face à face, sur deux sièges qui les attendaient. Le train se remit en branle.

– C'est loin ? Demanda Crevette.

– Une quinzaine de stations, une trentaine de minutes.

Répondit le tramway sans laisser à Hirondelle une chance de consulter la carte.

Hirondelle n'aimait pas prendre les transports en commun. Il en comprenait l'intérêt, mais détestait s'y trouver. Ce qui l'horripilait, en dehors du prix d'embarquement exorbitant et des cowboys qui contrôlaient la distribution de contraventions, c'était la présence de ces concitoyens.

Les personnages qui grouillaient dans les rames du tramway attisaient la curiosité d'Hirondelle, mais en aucun cas il ne fallait les regarder. Les conventions le contraignaient à adopter la seule attitude acceptable ; un regard blafard adressé aux vitres sales et une contemplation forcée de paysages urbains répétitifs. Hirondelle profitait tout de même des reflets pour garder un œil sur ses contemporains.

Il était en train de se ronger les ongles tandis que Crevette, elle, se craquait les jointures en serrant les poings. Dans un mouvement pour empêcher les deux, il lui attrapa la main.

– Tu veux mixer des mots ? Demanda-t-il alors.

– Ça roule, ma poule. Le taquina-t-elle. Il grimaça.

– Circonstance
Dit-elle.

Critique –
Dit-il.

– Écrevisse

Slalom –

– Parchemin

Cancrelat –

– Grenat

Funambule –

– Épicerie

Charpie –

– Sorcière

Préambule –

– Méridional

Initiative –

– Crédule Phénomène –

Dirent-ils d'une seule voix.

– Floraison Oreille –

– Liqueur Paillaison –

– Cratère Rivière –

– Épicure Pangolin –

– Portail Amulette –

Ancillaire – Barlole

– Festin Mélopée –

– Fraternel Polygone –

Certains des mots qu'ils avaient mixés avaient une saveur subtile. Ils étaient contents et se souriaient l'un l'autre de la plus candide des façons. Le tramway s'était dégorgé, leur jeu avait fait fuir tout le monde.

Ils descendirent au terminus. C'est ici, aux abords de la Ville, dans un souci de place, qu'avait été placée la

Grande-Officine. C'était une immense structure, un astucieux enchevêtrement de bâtiments qui aurait exigé de prendre beaucoup de hauteur pour l'appréhender d'un seul regard et de dépenser de longues heures pour le parcourir dans son intégralité. Ils traversèrent les champs de voitures et leurs semblables qui revenaient de leur expédition les bras pleins de denrées.

Terminant leur dernière cigarette, ils s'engagèrent dans un des couloirs automatiques qui les extirpa doucement du sous-sol et émergèrent dans une véritable ville. Une ville avec ses avenues rutilantes flanquées de boutiques colorées, ses places dégagées baignées dans la lumière directe du soleil qui passait par d'immenses baies vitrées, et ses parterres de fleurs et de plantes grasses exotiques qui escaladaient les murs de façon si naturelle qu'on eût dit qu'elle avait été construite autour.

Un manège volontairement vintage attirait les clients en promettant un tour gratuit aux enfants et un instant de répit à leurs parents. À chaque intersection, des stands carrés ouverts de chaque côté mettaient en avant de magnifiques jeunes hommes et jeunes femmes qui se proposaient de vous offrir des échantillons de ceci ou de cela, des manucures bon marché, ou de vous faire gagner une voiture neuve qui attendait sagement son nouveau propriétaire un peu plus loin, un gros nœud sur le dos.

Hirondelle et Crevette se tenaient la main et zigzaguaient entre toutes ces belles choses qui attiraient leur regard, mais qui semblaient venues d'un autre monde. La plupart des boutiques avaient une étrange spécificité ; elles ne vendaient qu'un seul objet. Un magasin de savon, un autre de café, un de valise, de pulls,de chaussettes, d'idioties…

Tout cela constituait la périphérie bouillonnante de la merveilleuse Grande-Officine, mais eux se rendaient au centre-ville, à l'épicentre de cette vague de magie post-moderne où il fallait montrer patte blanche à chaque instant. Un garde, revêtu d'une armure anti émeute, les attendait bras croisés.

– Halte-là. Ordonna-t-il en braquant sur leurs yeux son spray d'acide. Vos sacs s'il vous plaît.

Hirondelle lui tendit son sac et le garde y apposa un cadenas, pour l'empêcher de piller les inépuisables réserves de la Grande-Officine. Il fit de même avec Crevette, puis fit passer les amoureux sous un scanner.

– Merci. Dit Hirondelle en récupérant ses affaires. Bonne journée !

Il n'aimait pas les armes, mais il devait reconnaître que lorsqu'elles étaient entre les mains de professionnels hautement entraînés à leur maniement et au contrôle des foules, il se sentait en sécurité.

La Grande-Officine s'étalait devant eux dans toute sa splendeur. Ici, le plafond était si haut que les vautours qui tournaient tranquillement autour des ampoules-soleil n'apparaissaient pas plus grands que des moucherons. Les allées étaient larges comme des trois-voies et étaient flanquées de milliers de produits dont l'existence improbable ne cessait de surprendre Hirondelle. Toutes exposées comme des œuvres d'art, elles s'empilaient ingénieusement jusqu'à des hauteurs vertigineuses, rendues accessibles par les échelles en acajou qui glissaient sans un bruit sur leurs rails huilés. Les clients n'étaient que de petites fourmis, des fourmis folles qui poussaient cinq fois leur poids en nourriture hors de la réserve jusque dans leurs fourmilières individuelles.

Il y avait de l'espace. Hirondelle et Crevette pouvaient enfin se déplacer à leur guise et respirer paisiblement l'air enrichi en oxygène que leur soufflaient de gros climatiseurs.

Ils avançaient en dansant et en chantant, guillerets et légers, les produits comme témoins discrets de leur ballet. Ils avançaient sans savoir où aller, sans moyen de se repérer, rendus fous à lier par l'infinie multiplicité des choses attendant d'être achetées. Ils avançaient écrasés par ces espaces démesurés, réfugiés dans leur complicité, secoués de rires forcés par l'absurdité de ce géant musée.

Il y avait sous leurs yeux écarquillés tout ce dont un homme pouvait rêver et bien plus que ce qu'il ne pouvait imaginer et pourtant, ils avaient beau avancer et avancer, ils ne trouvaient ni tapis ni sauge. Était-il possible qu'il eût s'agit des deux seuls absents de ce festival de l'ingéniosité humaine ?

Finalement, ils arrivèrent face à un mur couvert de téléphones. Hirondelle s'immobilisa, piqué au vif par l'abondance de ces interfaces de communication en attente de propriétaire. Il commença à les détailler, à les soupeser, à les observer avec un œil expert et un autre sceptique.

– Je vais voir les appareils photo ! S'exclama Crevette en s'éclipsant.

Rapidement, il se familiarisa avec les différents modèles. Il y en avait deux sortes: Ceux qui étaient trop chers, destinés à des gens se levant plus tôt que lui, et ceux qui avaient été conçus comme des pièges à cons, avec leurs courbes travaillées, qui n'attendaient que l'occasion de vous péter entre les doigts.

Une idée naissait en lui, ou plutôt une envie. Dans sa poche, son stupide téléphone pesait lourdement, lui rappelant son inutilité, le tirant vers le bas.

Hirondelle savait qu'il était en train de faire précisément ce qu'il s'était promis de ne pas faire et il se haïssait pour ça. Il était impossible de savoir réellement jusqu'à quel point il s'était menti, mais la possibilité que ce voyage à la Grande-Officine n'ai été qu'un large prétexte menant à ce moment précis n'était pas à exclure.

– Tu es encore devant les téléphones ? Crevette était revenue, trois appareils photo jetables à la main.

– J'hésite à en prendre un. Répondit-il gravement.

– David ne te plait plus ?

– Non, je ne le supporte pas, chuchota-t-il pour ne pas blesser la machine, il me fatigue. Il ne sert à rien, j'ai fait le malin en pensant que je pourrais vivre avec, mais je me sens tellement isolé.

Elle fit mine de réfléchir.

– Alors tu devrais en prendre un, il y en a de très bon marché maintenant.

Il grimaça. Elle avait dit ce qu'il voulait entendre, mais elle le rapprochait d'une décision qu'il se sentait déjà regretter.

– Tu veux y mettre combien ? Demanda-t-elle.

– Je ne sais pas. Pas trop. Je voudrais juste qu'il tienne longtemps.

– Tu as regardé celui-ci ? J'en ai entendu beaucoup de bien.

C'était une boite avec de gros adhésifs imprimés « IMPORT » qui tranchait avec les autres emballages au design travaillé. La fiche technique vantait les qualités de l'appareil à l'intérieur et son prix était tout à fait abordable. Il passa une dizaine de minutes supplé-

mentaires à tergiverser puis décrocha le téléphone et l'emporta, rongé par la culpabilité.

L'acte accompli, il ne leur restait qu'à payer et n'ayant rien trouvé de ce qu'ils étaient venus chercher, ils se contentèrent d'embarquer avec eux une bouteille d'alcool de café et quelques noisettes avant de se diriger vers les caisses, bien déterminés à rentrer chez eux.

La caissière attrapa la bouteille et dit :

– Vous devez avoir plus de dix-huit ans pour acheter ou consommer ce produit. Veiller à ce que ce produit ne soit pas consommé par un mineur est votre responsabilité. Vous...

– Approuvé ! La coupa Hirondelle.

Elle scanna la bouteille, attrapa le téléphone, puis dit :

– Vous acceptez en achetant ce produit que l'appareil et ses constructeurs aient accès à vos contacts, vos données, votre géolocalisation, votre appareil photo et vos historiques. Vous acceptez les implications géopolitiques que nécessitent la collecte des minerais nécessaires à la construction d'un tel appareil et refusez de vous y...

– Approuvé ! Coupa-t-il une nouvelle fois.

Elle scanna le téléphone, attrapa les noisettes, puis sembla réfléchir un instant.

– Approuvé, souffla-t-il fatigué.

La caissière posa l'addition sur une ardoise puis lui montra la prix, mais Hirondelle eut beau négocier, il n'obtient pas mieux que quelques bons de réduction, alors il paya.

– Bonne journée. Dit-elle.

Hirondelle et Crevette lui retournèrent la politesse, rassemblèrent leurs affaires et partirent après être passés une nouvelle fois sous le scanner.

Ils couraient presque en sortant de la Grande-Officine et ne s'arrêtèrent qu'une fois dehors.

– Il y a quelque chose qui me met mal à l'aise là bas. Déclara Crevette.

– Oui, moi aussi, répondit Hirondelle, mais je ne sais pas quoi.

– Peu importe, nous sommes dehors et il fait encore beau ! Profitons de la journée et déballons ton téléphone.

Hirondelle était excité à cette idée. Profiter du soleil lui semblait être un bon moyen de se remettre de l'aventure et peut-être pour la première fois du mois parviendrait-il enfin à se connecter à quelque chose.

CHAPITRE NEUF

Pour Hirondelle, les villes n'avaient aucune beauté. Elles n'avaient d'âme que dans la mesure où les champignons avaient une âme et pour s'en émerveiller, il fallait faire preuve d'une bonne foi dont il était incapable. Pensées comme des poumons dont les voitures seraient l'oxygène, elles étaient défigurées par d'interminables artères goudronnées qui laissaient peu d'espace aux hommes et à leurs taudis. La seule raison pour laquelle ils acceptaient de vivre dans de tels mouroirs résidait en ce désir ancestral qu'ils avaient de s'entasser, de se côtoyer toujours plus intensément, et cette vérité aidait Hirondelle à ne pas voir ces agglomérats archaïques d'un trop mauvais œil. Le mensonge qu'il y avait autour de cette réalité le vidait cependant régulièrement de sa substance et lorsqu'il arpentait les trottoirs, il se sentait comme un tube de dentifrice vide.

Seul le contact de la paume de Crevette pressée contre la sienne lui rappelait son existence en tant qu'être complet et lui semblait réel tandis que les nappes de fumée exhalées par les cyniques monstres métalliques couvraient leurs pas.

Il n'avait pas le cœur à profiter de ce décor périurbain dont l'inhumaine mélancolie ne l'atteignait plus

consciemment, car cela faisait plus d'une semaine que Libre devait le rappeler et que désormais, on ne lui répondait tout simplement plus. Depuis la veille, une voix l'invitait à reporter son appel de quelques minutes, ce qu'il avait fait avec plus ou moins de patience.

Sans s'arrêter, il composait le 3244, puis le 2, le 1 et encore le 1, attendait vingt secondes, puis raccrochait pour réessayer une minute plus tard.

Il utilisait pour cela son nouveau téléphone, qui s'était avéré être une profonde déception. L'appareil, qui s'était pourtant présenté à lui comme une interface extrêmement performante, n'était pas parvenu à se relier au Réseau et cependant, d'une manière ou d'une autre, s'était retrouvé infecté en quelques jours d'affreuses maladies qui l'empêchaient de faire quoi que ce soit d'autre que de téléphoner et de recevoir des messages. Hirondelle se rassurait en se disant que c'était tout ce qu'on était en droit d'attendre d'un téléphone et il avait raison.

Au bout d'un moment, une musique familière inonda le combiné. « Votre temps d'attente est estimé à 5 minutes. » Dit la voix. Hirondelle échappa un cri.

– Je vais avoir quelqu'un dans cinq minutes. S'exclama-t-il soudainement requinqué.

– Face au damné, il avait choisi de jouer la naïveté et avait eu le temps de se préparer mentalement.

– 13, conseillère Libre, bonjour ! Comment puis-je vous aider ?

– Bonjour, je suis Hirondelle et ça aurait été pour obtenir un rendez-vous afin d'installer un cœur-réseau.

– Très bien, laissez-moi jeter un œil à votre dossier.

– Parfait.

Il attendit en jouant avec ses bracelets.

– Je vois que votre rendez-vous du mois dernier a été annulé ?

Elle avait l'air surprise. Il était temps d'abattre ses cartes.

– Oui, dit-il, on m'a accusé d'avoir pris rendez-vous avec la concurrence, mais il s'agit évidemment d'une erreur, car je n'aurais jamais osé. D'ailleurs, je suis légalement engagé auprès de vos services. Alors j'ai appelé la semaine dernière pour obtenir un nouveau rendez-vous et on m'a dit qu'on me recontacterait avant la fin de semaine dernière.

– C'est tout à fait normal, répliqua-t-elle calmement. Je vois ici qu'il manque une information à votre dossier. Voilà qui a dû coincer la procédure.

– Ah bon ? De quoi s'agit-il ?

– Il nous faudrait votre premier mot, ensuite je pourrais débloquer votre dossier et tout devrait bouger très vite.

– Dans ce cas je vais devoir vous rappeler. Conclut-il.

– Pas de soucis ! À tout de suite.

Il raccrocha.

– Ils ont besoin de mon premier mot pour installer le cœur ! S'exclama Hirondelle en se tournant vers sa bien-aimée. Je ne m'en souviens pas ! Comment vais-je faire ?

– Appelle tes parents, lui dit-elle. Ils sauront.

– Bonne idée !

Il composa le numéro de sa génitrice.

– Allô Paman ?

– Hirondelle ! Tout va bien ?

– Oui, mais j'essaye toujours d'avoir accès au Réseau et ils ont besoin de mon premier mot pour me relier.

– Pourquoi ?
– Je ne sais pas, peu importe. Qui sait comment le Réseau fonctionne ?
– Non, ton premier mot était « Pourquoi ? » Tu n'arrêtais pas. Pourquoi le ciel est bleu ? Pourquoi doit-on manger ? Pourquoi on a un chat ? Au bout d'un moment on faisait juste semblant de ne pas t'entendre jusqu'à ce que tu te désintéresses.
– Ça pourrait expliquer pourquoi je ne peux pas poser une question à quelqu'un sans craindre d'être rejeté. Répondit-il rêveusement.
– Oh arrête de dire des choses comme ça, tu verras quand t'auras des gosses.
– Merci en tout cas !
– On a réservé l'hôtel avec ton père. Ça te va si on vient dans deux semaines ?
– C'est parfait. Lâcha-t-il sans parvenir à cacher sa surprise.
– Tu avais oublié ?
– Pas du tout ! Assura-t-il. J'ai juste la tête occupée. Allez je te laisse, je les rappelle. Bisous Paman !
– Bisous Hirondelle !
Il raccrocha.
– Mes parents viennent dans deux semaines ! Dit-il à Crevette en recomposant le numéro de Libre.
– 13, conseillère Libre, bonjour ! Comment puis-je vous aider ?
– 13, c'est Hirondelle, j'ai mon premier mot, c'est « Pourquoi ? ».
– Voilà l'erreur, dit-elle, nous avions « Frénésie ». Nous allons pouvoir vous relier au Réseau. Gardez un œil sur votre cœur, car il pourrait s'allumer de lui-même s'il s'avère que nous n'avons pas à inter-

venir à votre domicile. Je vous mets sur liste prioritaire, s'il y a besoin d'une intervention vous serez contacté sous deux ou trois jours.

– C'est parfait, vraiment parfait 13 !

– Puis-je faire autre chose pour vous aider ?

– Non ça ira. Je vous remercie énormément.

Avant de raccrocher, par gratitude, il décida de remplir le questionnaire de satisfaction qu'on essayait d'imposer aux utilisateurs à chaque appel. « Hautement satisfait », répondit-il à toutes les questions qui lui étaient posées, car c'est ainsi qu'il se sentait

– Je suis sur liste prioritaire ! Dit-il à Crevette. Ça sera bientôt réglé !

Dieu que la ville semblait belle sous ce ciel azur et que l'après-midi lui paraissait engageante. Le doux ronronnement des moteurs le portait sur un nuage de paix et de simplicité. Moins naïve que lui, Crevette grimaçait en anticipant sa chute.

CHAPITRE DIX

L'état de son téléphone neuf s'était encore dégradé : la bête, malade, semblait incapable d'effectuer la moindre tâche et ramait de simplement devoir rester allumée. Hirondelle la regardait s'affoler sans la comprendre, se détériorer à vue d'œil d'une triste manière et afficher compulsivement de multiples messages d'erreurs sans cohérence. Tout juste se contentait-elle d'afficher paresseusement l'heure sur son écran noir comme la nuit, ainsi que les premiers mots des messages qu'il recevait pendant quelques courtes secondes. En dehors de cela, elle ne répondait plus à rien et paraissait bouder son maître, refusant à Hirondelle l'accès à quoi que ce soit d'autre qu'à un écran de verrouillage mangé par les publicités.

Hirondelle avait été contraint de planifier sa soirée à l'ancienne et de convenir en avance d'un lieu de rendez-vous où retrouver son ami Muro. Sans vraiment savoir à quelle heure ce dernier allait arriver, Hirondelle l'attendait sagement à un arrêt de tram par lequel il devait passer. N'ayant rien à faire, Hirondelle était parti de chez lui avec beaucoup d'avance et commençait à le regretter amèrement.

Tout un tas de gens faisaient les cent pas à la station et attendaient avec lui. La foule, passive, était rendue nerveuse par sa propre densité. Il y avait des gens avec des valises, des écouteurs, des tatouages, des cernes, des rides, des moustaches, des bérets, des enfants, des lunettes de soleil. Toutes les deux minutes, cet amas était brassé par le passage des tramways et se renouvelait. Seul Hirondelle restait.

Il ne lui restait qu'à s'asseoir et à attendre, à relativiser avec sagesse sa situation. Hirondelle avait toujours eu beaucoup de patience. Il flâna un peu sur le quai, puis se dénicha un banc. Ce dernier était déjà en partie occupé par une dame bouffie au regard hagard, mais il décida de ne pas y prêter trop d'attention, concentré qu'il était à s'installer confortablement pour cette attente dont il ne pouvait deviner la durée. D'abord un peu recroquevillé, il finit par laisser glisser son sac sur le côté puis s'avachit autant que possible, prenant appui contre la vitre de l'abri et ancrant ses pieds dans le sol.

Ainsi installé, il pouvait suivre à sa guise les allers et retours de tous les étrangers qui défilaient devant ses yeux, les détailler et les dévisager. Alors que le temps filait, il se sentait de plus en plus à l'aise dans sa position d'observateur. Ces gens n'étaient que de passage, ils restaient trente secondes, une minute tout au plus. Hirondelle, n'avait rien à voir avec eux. Tranquillement installé, il était devenu maître de ces lieux. Même la pauvre dame avait fini par lui céder l'intégralité du banc.

Ce fantasme de puissance rendait l'attente moins longue, mais cela n'empêchait pas Hirondelle de regarder l'heure toutes les deux minutes.

Puis il réalisa que la place qu'il s'était dégoté était

spéciale, magique. La lumière qui tombait sur la scène reflétait une myriade d'éclats sur les pavés, sur les tramways et sur les toits vitrés des abris. Le temps, qui semblait manquer à tout le monde, se détendait pour Hirondelle et lui offrait un espace privilégié depuis lequel il pouvait observer la marée humaine, noyau imperturbable d'un chaos bouillonnant. Il avait presque disparu, il devenait un élément du décor, part immobile d'un univers calme parcouru par de grouillantes créatures qu'il regardait de haut.

Malgré le bruit, malgré l'inconfort, malgré les regards, malgré la misère, il aurait pu s'assoupir très sereinement à cet instant précis. Cependant il ne voulait pas glisser, il ne voulait pas que la réalité devienne le rêve d'un rêve qui serait devenu sa réalité, et il s'y accrochait à contrecœur.

Loin de lui, au bout du quai, une femme se distinguait du lot. Étrangement accoutrée, elle évoquait quelque chose de familier à Hirondelle, mais sous sa cuculle il ne pouvait pas voir son visage. Elle agitait une pancarte et gonflait le torse pour faire porter sa voix.

Hirondelle se ratatina sur son siège, il l'avait reconnue et elle se rapprochait dangereusement. Il baissa sa capuche et l'épia du coin de l'œil.

– La fin est proche ! Clamait-elle haut et fort. Ils ne nous aideront pas ! Personne ne nous aidera !

Évidemment, elle était unanimement ignorée et ne récoltait que quelques regards agacés ou emplis d'une condescendante pitié. Rompus à l'exercice par des années à éviter le regard des clochards ou des vendeurs de journaux, les passants s'écartaient de son chemin tout en prétendant ne pas la voir avec un naturel déconcertant.

Habituée qu'elle était à être oubliée, elle s'en moquait éperdument et se rapprochait toujours, alpaguant au hasard tel ou tel passant pour tenter de le convertir à son funeste message.

– Rentrez chez vous ! Une fin digne est encore possible pour ceux qui s'y préparent ! Disait-elle avec le plus grand sérieux.

Alors, elle posa les yeux sur Hirondelle et s'immobilisa.

– Merde ! Pensa-t-il en détournant immédiatement le regard. Bien sûr, il était trop tard.

– C'est lui ! Hurla-t-elle en le montrant du doigt.

Hirondelle n'était plus invisible, les regards se tournaient vers lui. Dans l'espoir d'y disparaître, il s'enfonça plus profondément dans le banc, mais l'effort était vain. Il avait été exposé, délogé de son fabuleux terrier.

– Que leur as-tu dit inconscient ?! Ils étaient sur le point de nous aider ! Comment dors-tu la nuit ?

Rouge comme une pivoine, Hirondelle déployait d'incroyables efforts pour continuer à fixer ses pieds, pour contrôler les tremblements de son corps et pour s'effacer autant que possible. Il imaginait déjà la foule en colère, galvanisée par l'accusatrice, l'écartelant joyeusement sans autre forme de procès. Vox Populi et un allez simple au paradis.

Dans les faits, elle galvanisait bien peu, mais elle était plus proche que jamais et ses hurlements réprobateurs résonnaient dans les oreilles toujours coupables d'Hirondelle.

Une autre voix trouva la sienne jusqu'à sa conscience.

– Hirondelle !

Il releva la tête. Muro, petit homme enjoué, lui tendait la main sans comprendre, depuis les portes ouvertes d'un tramway qui n'attendait que lui pour démarrer.

Sans plus réfléchir, Hirondelle, dans une unique contraction musculaire préparée pendant presque une heure, se propulsa en avant. Les portes se refermèrent derrière lui et, protégé par les vitres, il fit enfin face à son assaillante.

– Va te faire crucifier ! Cria-t-il, laissant sa peur se transformer en rage. Il déroula son majeur et la fixa droit dans les yeux jusqu'à ce que le quai et ses occupants aient complètement disparu. Alors, il se retourna vers son ami et le remercia de l'avoir sauvé.

– Qui c'était ? Demanda Muro.

– Une pharisienne. Éluda Hirondelle. Il n'avait envie ni d'en parler ni d'y penser.

CHAPITRE ONZE

Le téléphone neuf d'Hirondelle avait tiré la veille sa dernière révérence en tentant de télécharger une mise à jour trop imposante pour lui. Il restait désormais froid et silencieux, refusant de s'allumer. Sans doute avait-il espéré être recyclé et remplacé, souhaitant en finir rapidement avec la vie détestable qui lui avait été assignée, désintéressé par son rôle abject et attristé par sa valeur ridicule et éphémère. Hirondelle ne pouvait que le comprendre, mais ayant un appel à passer, il avait dû ressortir David d'un fond de tiroir et craignait que la bête ne lui claque entre les doigts. Depuis qu'il avait contacté Libre pour la dernière fois, une semaine s'était écoulée.

– 25, conseiller Libre, que puis-je pour vous ?

On lui avait répondu bien vite cette fois et il n'avait eu à endurer l'horrible musique générique, qu'il connaissait désormais à la note près, qu'une petite dizaine de minutes. Il était ravi, mais ne perdait pas de vue son objectif.

– Bonjour 25, je suis Hirondelle, j'aimerais obtenir un rendez-vous pour le raccordement de mon cœur s'il vous plaît. Commença-t-il.

– Très bien, laissez-moi jeter un œil à votre dossier.

Hirondelle attendit, redoutant ce que l'homme pourrait retirer de son dossier. Il s'attendait à moitié à de plates excuses quant à la longueur de l'attente, suivies du raccordement immédiat de son cœur et à moitié à une myriade d'insultes pour une quelconque erreur dont il serait forcément à l'origine et qui aurait causé tous ces problèmes.

– Je vois je vois, reprit-il, vous avez annulé un rendez-vous il y a un mois c'est ça ?

– Non ! S'exclama Hirondelle. Je n'ai rien fait, le rendez-vous s'est annulé tout seul !

– Quoi qu'il en soit, répondit l'homme sans sembler se soucier de l'indignation d'Hirondelle, la procédure a été annulée à ce moment-là et il faut donc la recommencer. Il faudra compter deux ou trois semaines à partir là.

– Attendez, tenta Hirondelle, il vous manque des éléments : j'ai appelé plusieurs fois déjà, la semaine dernière on m'a dit que cela pouvait être fait à distance, que j'étais sur liste prioritaire et qu'il y en aurait pour trois ou quatre jours.

– Je suis désolé… S'attrista soudain la voix du combiné. Laissez-moi être honnête avec vous. Il n'y a pas de liste prioritaire.

– Mais on m'avait dit… Bredouilla Hirondelle au bord des larmes.

– Je ne suis pas responsable de ce que mes collègues ont pu vous dire, mais je peux être honnête avec vous et vous dire qu'il n'y a pas de liste prioritaire. Répéta 25. La procédure doit être relancée et il y en a pour deux bonnes semaines, au minimum, souhaitez-vous que je…

C'en était trop pour Hirondelle qui raccrocha et posa

le téléphone devant lui. Un de ces deux énergumènes à la solde du capital lui avait menti, et peut-être même les deux. À qui pouvait-il faire confiance ? Cette situation pompait son énergie cognitive depuis trop longtemps, il dormait chaque nuit avec le poids de ces appels qu'il devait sans cesse renouveler et jamais il n'arrivait à prendre son courage à deux mains. Tout juste le tenait-il du bout des doigts quelques minutes par jour.

Pourtant, il savait bien que le seul moyen d'arriver à quelque chose était de foutre un coup de pression à ses interlocuteurs. On le lui répétait sans cesse, depuis son enfance. Avec les banquiers, avec les hotlines, avec les voisins. Après tout, ces gens-là ne passaient-ils pas leur temps à tenter de vous chier dans le dos ? Mais pour mettre la pression, Hirondelle n'était pas bon. Dans ces situations, il n'était qu'une éponge.

Il eut alors une idée. Il recomposa le numéro de l'assistance et, avec les touches de son petit appareil, navigua dans le réseau jusqu'à atteindre un autre service, celui de la résiliation. Quand on lui demanderait pourquoi il souhaitait résilier, il expliquerait qu'on lui mentait et qu'il préférait s'en aller et là il aurait son rendez-vous.

– 92, assistante Libre, en quoi puis-je vous aider ?

– Bonjour, j'aimerais résilier mon abonnement Libre.

– Bien sûr, répondit l'assistante, est-ce que vous avez de quoi noter ?

– Euh… Bredouilla à nouveau Hirondelle.

– Très bien, alors notez ceci, vous devez envoyer une lettre en recommandé pesant entre 85 et 112 grammes, contenant un bilan sanguin récent, les résultats du test de QI que vous avez passé en maternelle, l'original d'une de vos pièces d'identité

ainsi qu'un certificat prouvant que vous avez passé le test de Turing. Un chèque de dédommagement de 50 euros à l'ordre de Libre, ainsi qu'une lettre d'excuse manuscrite à destination de Zavier Miel, sont également demandés. Maintenant, laissez-moi vous donner l'adresse.

Hirondelle raccrocha une nouvelle fois. Pourquoi avait-il pensé une seule seconde que la menace de son départ affecterait d'une manière ou d'une autre les personnes à l'œuvre derrière le Réseau ? Se nourrir d'âmes telles que la sienne était la raison première à ce trafic.

Il soupira et sans se décourager recomposa le numéro. Il devait y arriver, il devait être adulte et être adulte, n'était-ce pas avant tout réussir à naviguer dans les eaux sales et opaques d'administrations détestables et kafkaïennes sans broncher ? Ah que n'aurait-il pas donné pour voir brûler ces monstruosités, et pour les pleurer il aurait été le dernier.

Mais il fut interrompu dans son élan, cette fois il n'arrivait plus à joindre qui que ce soit. Le robot qui gardait les portes de la hotline l'invitait avec une infinie politesse à rappeler plus tard. Pour avoir raccroché au nez des damnés, il était puni. Hirondelle n'en revenait pas, isolé, impuissant, il se remémorait le jour où en maternelle il avait fini au coin pour avoir manqué l'arrêt de son bus et où il avait découvert le triste goût de l'injustice. De frustration, il poussa un cri de haine et jeta son téléphone contre un mur. Un impact apparu dans le crépi et en songeant aux soucis que ce geste lui causerait auprès de l'agence, un second cri lui échappa, plus plaintif, plus résigné, plus honteux.

Puis il ramassa la batterie de David et le remonta,

penaud. Après avoir gardé les yeux fermés quelques minutes et rassemblé ses esprits, il composa le numéro pour la dernière fois et une nouvelle voix se manifesta à lui.

– 202, conseiller Libre, en quoi puis-je vous aider ?

– Bonjour 202, je suis Hirondelle et à vrai dire je ne sais pas trop en quoi vous pouvez m'aider, mais vous devez m'aider. Je ne sais plus quoi faire.

– Je vous écoute. Continua 202 soudain pris d'inquiétude.

– J'essaye de faire raccorder mon cœur depuis quelque temps. Mon premier rendez-vous a été annulé il y a un mois et voilà deux semaines que j'essaye d'en obtenir un nouveau. Je suis plutôt patient et pas vraiment pressé, même si j'en ai besoin pour renouveler mon inscription à la faculté, mais cela importe peu, car ils ne commenceront pas sans moi de toute manière. Là où je veux en venir, c'est qu'on m'a fourni des informations contradictoires auxquelles il devient difficile de donner sens.

– Oh, contradictoires ?

– Oui, on m'a dit quelques jours il y a une semaine, puis au moins deux semaines plus récemment, on m'a parlé de liste prioritaire, d'intervention à distance, d'informations manquantes dans le dossier, mais pour l'instant je n'ai vu ni dossier, ni raccordement, ni liste. Tout ce que je sais, c'est vos petites voix au bout du fil, le reste pourrait aussi bien ne pas exister et je n'aurais aucun moyen de le savoir. Bref, j'ai bien peur qu'on me mène en bateau, 202.

– Je vois.

– Je ne suis pas homme à faire un scandale et d'ailleurs je ne saurais même pas comment m'y prendre, mais

j'ai besoin de savoir comment m'organiser. Combien de fois dois-je appeler ? Cela sert-il à quelque chose ? Combien de temps dois-je me préparer à attendre ?
– Oh. Vous voulez la vérité ? Demanda alors 202 avec étonnement.
– Oui. Répondit gravement Hirondelle après une longue hésitation.
– Libre ne s'occupe pas des raccordements, nous avons un partenariat avec Pamplemousse. Commença-t-il en baissant la voix, il était presque inaudible et Hirondelle dut promptement monter le volume pour suivre la confidence. Aussi nous ne pouvons rien faire, il faudrait appeler Pamplemousse en vérité, mais comme vous n'êtes pas client chez eux, il y a de fortes chances qu'ils ne soient pas intéressés par votre requête. Tout dépend d'eux et de leur emploi du temps : s'ils ont du temps pour vous ils viendront demain, mais si votre dossier ne leur plaît pas ou qu'il s'égare, ils ne viendront jamais, c'est déjà arrivé. La meilleure chose à faire pour vous serait de vous changer les idées et vous serez contacté par nos services si Pamplemousse se décide. Je vais essayer de les relancer innocemment, mais il est surtout important de ne pas les agacer.
– Merci. Répondit Hirondelle soulagé. Savoir qu'il n'y avait rien à savoir, que ce jeu téléphonique n'était qu'un jeu, c'était tout ce dont il avait besoin. La culpabilité s'était évanouie, il se sentait libre.
– Pourriez-vous, s'il vous plaît, faire passer un message à ma famille ? Continua 202 d'une voix encore plus basse. Qu'ils sachent que je vais bien ?
– Oh non, s'exclama Hirondelle, je passe sous un tunnel et je ne vous entends plus ! Merci pour tout 202 !

Il raccrocha et commença à tourner en rond dans son salon. Se changer les idées, oublier les dossiers, Hirondelle ne souhaitait rien d'autre et n'avait jamais rien souhaité d'autre. Il rêvait d'un autodafé administratif autour duquel on danserait en vociférant avec joie des chants païens.

En attendant que tout cela ne se réalise, il se saisit d'un pack qui traînait depuis quelques jours dans le bac à bière de son frigo et décida de rendre une visite surprise à Tintamarre.

CHAPITRE DOUZE

Hirondelle suait par tous les pores de sa peau ; même sous les bras, même sous la plante des pieds et même sous sa crinière blonde. Par une journée pareille il restait normalement enfermé dans le noir autant que possible, volets clos, attendant fébrilement la nuit et sa relative fraîcheur, mais tragiquement, c'était aujourd'hui que ses parents avaient décidé de lui rendre visite et il avait été forcé d'adopter un rythme diurne totalement inadapté au climat.

Avec résignation il avait chaussé ses lunettes de soleil toutes rondes, celles qui lui faisaient de grands yeux et rendaient sympathique même le plus impassible des visages, puis avait dégusté tranquillement une tasse de café sortie du frigidaire.

Il haïssait la canicule plus que tout. Elle perturbait le sommeil, elle perturbait l'humeur et elle donnait aux hommes l'envie de crever. Chaque année elle était plus longue et plus difficile à supporter et chaque année il fallait prétendre qu'il s'agissait d'un malheureux hasard, d'un soubresaut climatique sans conséquences à prendre avec philosophie.

Elle renvoyait Hirondelle à la profonde stupidité de son peuple. Par ces temps ardents où les routes se

ramollissaient, où les quelques animaux encore en vie passaient leurs journées assoupis à l'ombre et où les feux de forêt dévoraient quelques contrées tirées au hasard, ne pouvait-on pas déclarer une trêve et cesser, pour le bien commun, pour quelques jours seulement, nos activités les plus épuisantes ? Il souffrait de voir les constructeurs en plein soleil bâtir des logements qu'ils ne pourraient pas se payer et Crevette s'évaporer tout doucement alors qu'elle se rendait au travail. Ceux qui auraient pu prendre une telle décision avaient probablement la clim.

Enfin, pourquoi continuait-on tout de même à porter des vêtements ridicules, poisseux au bout d'une heure, inconfortables au bout de dix minutes ? Pourquoi ne pas adopter une nudité de circonstance et laisser le peu de vent qu'il y avait caresser nos peaux épuisées ? Mais la planète n'allait pas se détruire d'elle-même et il semblait éminemment important pour ceux qui le sont de ne pas cesser de persévérer, et de le faire dans d'élégants habits proprement repassés. Pour ne risquer ni la prison ni les regards accusateurs, il s'habilla lui aussi et descendit dans la rue. En cherchant bien, il trouva une ombre à longer et cette dernière le mena sans encombre jusqu'à l'hôtel où ses parents avaient décidé de loger.

Ils attendaient, se tenant de part et d'autre de leur monospace, fiers comme des conquérants fraîchement arrivés, frais comme des voyageurs fièrement débarqués.

– Hirondelle !

– Mapa ! Paman !

Après s'être interpellés mutuellement, ils s'autorisèrent une accolade. Toujours prompts à donner leur avis, ses parents s'empressèrent de lui faire part de quelques remarques bien senties.

– C'est plutôt propre ici. Commenta Mapa.

– Les gens ont un drôle d'air, mais ils semblent sympathiques. Compléta Paman.

Au moins, songea Hirondelle, ils ont l'air d'aimer l'endroit et il se pourrait même que leur séjour soit agréable.

– Je vais check-in ! Annonça Paman avec un accent exagéré.

Mapa profita de cette absence pour s'allumer une cigarette, puis en proposa une à Hirondelle qui la saisit avec gratitude, malgré la chaleur qui donnait à la fumée une épaisseur étouffante.

– Alors, fils, comment vas-tu ? Demanda Mapa.

Il mettait un point d'honneur à créer de temps à autre un de ces fameux moments « père-fils » dont l'importance ne cesse d'être sacralisée, sur grand écran comme sur papier.

Ne sachant pas quand une telle occasion de laisser tomber un monologue larmoyant dans l'oreille d'un sourd se présenterait à nouveau, Hirondelle saisit l'opportunité.

– Père, j'en viens à me demander d'où viennent les choses et où elles vont. J'ai l'impression qu'elles surgissent toujours d'un angle mort et qu'elles attendent qu'on regarde ailleurs pour disparaître. Je continue de les perdre, elles m'échappent. Si je suis la seule constante de ma propre vie, je trouve que c'est un poids bien lourd, car je me sens plus équilibriste que dresseur de fauves. Si je peux différencier une Encyclopédie Universalis d'un Codex Seraphinianus, c'est bien parce qu'ils ont été nommés différemment et si je peux savoir quand quelqu'un d'autre parle, c'est bien parce que sa voix ne traverse pas

ma gorge. S'il fallait être honnête, je dirais que les rues me portent plus que je ne les emprunte et que ma vie se déroule plus à l'intérieur de ma tête qu'à l'extérieur. Si c'est un jeu il n'est pas drôle, si c'est un ballet il est ridicule. Si c'est une illusion elle est parfaite, si c'est une possibilité elle est improbable. Si c'est un passage il est trop étroit et si c'est tout ce qu'il y a je n'y tiens pas. De tout ça je n'ai rien construit, et je ne connais personne qui puisse prétendre l'avoir fait. Loin de moi l'idée de remettre en cause l'Histoire, mais j'ai autant de mal à croire au passé qu'au futur. De ce que je vois, l'émergence des choses est aussi spontanée, invraisemblable et inexpliquée que la nôtre. Elles pourraient aussi bien être ailleurs, différentes ou même absentes qu'elles n'en feraient pas moins de sens.

Et pourtant je les connais les théories qu'on lit, celles qui détaillent chacune un recoin de l'océan, et je me disais que mises bout à bout elles me permettraient de naviguer sérieusement, de cartographier à mon tour. Conneries, évidemment. Autant rouler les yeux bandés. Les choses ne se cartographient pas, car elles n'existent pas, ou alors n'existent qu'un instant. Ensuite il ne reste que des cartes et des cartographes arrogants.

Si je pouvais vivre dans un instant je le ferais, mais nous sommes des bêtes sujettes au temps. Tu vas mourir, puis après, ou avant, ou en même temps, je mourrais aussi. Aucun de nous deux n'aura rien compris, mais nous pourrons nous rassurer en nous disant qu'il n'y avait rien à comprendre, rien à saisir

de plus que des instants amères au goût de cigarette de doutes et d'effondrement que nous avons fui comme la peste pour nous replonger religieusement dans cette Histoire droite comme un I, prête à crever le plafond, et finalement profondément inutile.

Une bourrasque d'air vint remuer la chevelure d'Hirondelle et lui rappela le plaisir simple des libertés même les plus partielles. Il inspira et laissa la sérénité l'envahir. Il s'était sans doute assez plaint, assez vidé, et il offrit à Mapa un sourire sincère. Ce n'est qu'alors qu'il remarqua l'oreillette translucide qui dépassait de l'oreille de son paternel.

– Voilà un bien triste discours mon fils.

Au nom de Dieu, comment avait-il osé porter ainsi atteinte, qui plus est sans le prévenir, à l'intégrité de leur relation ? Où Hirondelle allait-il trouver la sourde oreille dont il avait tant besoin pour vomir sa bile si Mapa avait fait réparer ses pavillons ? Quelles conséquences désastreuses une communication à double-sens pourrait-elle avoir sur l'ancestral statu quo autour duquel les deux partis avaient établi leur diplomatie ? En plus de cela, Hirondelle s'était compromis involontairement, mais une parade lui vint à l'esprit.

– Oui ! Je m'entraine pour une audition !

– Oh vraiment ? S'étonna Mapa. Je pourrais venir te voir ?

– Bien sûr, si je suis pris !

Il s'était habilement tiré de ce faux-pas. Pendant ce temps, Paman était revenue de l'hôtel.

– Tu as remarqué une différence ? Demanda-t-elle joyeusement. Ton père s'est enfin fait poser un appareil auditif !

– Attends attends attends ! Renchérit Mapa sans le laisser répondre, visiblement excité. Dis-moi si tu entends quelque chose !

Il glissa une main dans sa sacoche et, à l'abri des regards, y froissa une feuille de papier en fixant Hirondelle avec de grands yeux émerveillés.

– Tu viens de froisser du papier. Répondit-il mollement.

La surprise de Mapa était ridiculement lisible. Risiblement visible.

– Incroyable ! S'exclama le vieil homme.

– Le Docteur a précisé qu'il y aurait un temps d'adaptation, mais il est toujours surpris de chaque bruit. Précisa Paman. Et moi, tu as remarqué quelque chose ?

Il fit mine de chercher attentivement, puis après un temps approprié s'avoua vaincu. Il était mauvais à ce genre de jeu et ne tirait aucun plaisir à y participer, seule la réponse lui importait. Et encore.

– Je me suis fait tatouer les sourcils ! S'exclama-t-elle.

Cette fois c'est Hirondelle qui ne parvint pas à cacher sa surprise. De quelle armée de cyborgs était-il l'engeance et pourquoi semblaient-ils parfois rentrer dans le vingt et unième siècle plus vite que lui ? Mais les robots avaient un cœur et quoiqu'il advienne de leur pauvre âme, il songea qu'il continuerait à les aimer.

Hirondelle jouait au guide. Il avait baladé ses parents à travers la ville, leur avait répété consciencieusement le peu d'anecdotes qu'il avait eu le temps d'accumuler, avait accueilli leurs différentes réflexions avec bienveillance et avait été rémunéré pour sa performance. Ses parents lui avaient payé l'accès à des bâtiments historiques, des parcs, des toilettes et des musées dans lesquels il n'avait jamais pu entrer auparavant. Il se sentait comme un touriste, comme si tout ce que la ville avait à lui offrir lui était dû. Quel doux sentiment de supériorité et quel bonheur que d'avoir un peu d'argent pour ouvrir les portes closes ! Toutes les demi-heures, il était atteint d'un élan de culpabilité, puis il se remettait à lécher avidement sa glace aux marrons et rangeait ses états d'âme dans un recoin de sa tête.

Après une journée chargée, ils se lancèrent à la recherche d'un endroit où manger. Attaché à son rôle de cornac et soucieux d'offrir à ses parents un séjour agréable ainsi qu'un repas d'un rapport qualité-prix qui, il l'espérait, surprendrait ces gourmets du dimanche, il les emmena jusqu'à la terrasse ombragée d'une pizzeria qu'il connaissait bien pour l'avoir fréquentée avec Crevette, plaça entre leurs doigts ruraux un menu et leur administra quelques conseils pour illustrer, l'air de rien, sa connaissance des lieux.

Mapa regardait autour de lui d'un air concerné, ses gros sourcils broussailleux froncés.

– Qu'est ce que tu fais ?

– Je cherche un serveur. Dit-il.

– Il faut commander à l'intérieur. Révéla alors Hirondelle.

Cet état de fait passa mal auprès du Padre, qui déjà s'était offusqué de la même chose un peu plus tôt dans la journée, chez le glacier-marronnier.

– Quoi ! C'est n'importe quoi ? S'exclama Mapa si surpris qu'il en mélangea ses intonations.

Il avait l'air sincèrement blessé, comme si on venait de lui vendre une vache malade ou de lui défendre que le statu quo n'avait rien d'intrinsèquement plus moral que n'importe quelle autre position.

– Je vais y aller ! Intervint Hirondelle espérant ainsi tuer dans l'œuf l'externalité négative que son géniteur s'apprêtait à avoir sur son environnement. Dites-moi juste ce que vous voulez.

Il fit travailler sa mémoire avec application pour retenir la commande, puis poussa la porte du restaurant.

C'était une salle propre et vaguement moderne dont le fond abritait un comptoir derrière lequel s'agitaient les employés, coiffés de toques en plastique ridicules. Ils transportaient et empilaient des boîtes en carton-pâte, réglaient des commandes, demandaient aux clients s'ils voulaient des petits sachets de sauces piquantes et parfois disparaissaient en cuisine, commodément invisible aux consommateurs.

Hirondelle s'approcha, salua un grand gars un peu triste d'être là, puis bafouilla sa commande si maladroitement qu'il dû s'y reprendre à trois fois. Ensuite, il attrapa un pichet d'eau et trois bières dans un frigo vitré et on lui demanda comment il comptait régler le tout. Il blêmit alors, réalisant son impardonnable erreur.

– Je reviens tout de suite ! Répondit-il.

En effectuant le trajet de retour à la table il pria pour un peu de clémence. Il espérait ne pas être confondu avec la mauvaise nouvelle dont il était le messager.

– Il faut régler maintenant. Confessa-t-il à ses parents en arrivant.

Son père lâcha un soupir agacé, de ceux qui veulent dire « Ben tiens. » et c'est d'ailleurs ce qu'il ajouta juste après.

Il se leva et mit à contrecœur sa carcasse d'une centaine de kilos en branle. Une masse de muscles et de graisse guidée par la certitude d'un honneur bafoué et suivie par une Hirondelle impuissante. Ce dernier était comme le Docteur Frankenstein dans l'ombre de sa création, si ce n'est que c'était lui la création, la chose sans âme suivant tristement son père.

Mapa arriva au comptoir et après avoir ajusté ses lunettes, dégaina sa carte de crédit.

– C'est ici qu'on paye ? Demanda-t-il en se saisissant impérieusement de la machine.

– Bonjour monsieur. Lança l'employé sans sourciller, probablement aussi habitué à l'impolitesse de ses clients qu'il ne l'était à son salaire de merde.

Hirondelle était pétrifié de honte.

Mapa marmonna quelque chose, trop bas pour que l'on puisse se méprendre sur son intention de ne pas partager sa courtoisie avec n'importe quel ballot qui l'obligeait à se lever de son siège, lui qui avait travaillé si dur précisément pour ne pas avoir à se lever de son siège à chaque fois qu'il désirait ingérer quelque chose. (Ce qui à n'en pas douter aurait représenté un nombre intolérable de trajets, il faut le comprendre.)

Au moyen de quelques phrases inconsistantes improvisées, Hirondelle attira sur lui l'attention et remercia

au nom de son père qui voulait bien l'entendre, puis ils retournèrent à la table et s'y goinfrèrent en silence.

Peu à peu, le dialogue se rétablit, mais se résumait pour l'instant à quelques remarques sur la qualité de la nourriture, le goût de la boisson, la résurgence ponctuelle de critiques paternelles sur ces « nouveaux endroits où il faut commander au comptoir et où il n'y a pas de pain », et aux commentaires vaguement racistes sans lesquels les cinquantenaires semblaient ne pas pouvoir survivre. Hirondelle y répondait aussi peu que possible et adoptait une stratégie lâche qui consistait principalement à laisser ses interlocuteurs se vider de leurs préjugés et de leurs opinions sans intérêt sans y répondre, veillant à ce que personne à proximité ne puisse les entendre pour que telle ou telle phrase, sortie ou non de son contexte, n'aille pas blesser un passant à la manière d'une balle perdue. Pour cela, il changeait habilement de sujet le moment venu, mais à force de se plaindre du temps, Hirondelle n'avait plus grand-chose à dire. Grâce à Dieu, l'attention ne se portait de toute manière que peu sur eux, car à la table d'à côté dînait un couple de bourreaux qui, n'ayant rien à se dire, prenaient le temps entre chaque bouchée de déglinguer allègrement leur môme.

Tenu en laisse, l'enfant était tiraillé entre une envie évidente de profiter de la sortie familiale pour parler, se bâfrer et interagir avec tout ce qu'il y avait à sa portée et une injonction non moins claire à fermer sa petite gueule de protocitoyen et à baisser les yeux au nom des « bonnes manières », arme de prédilection de tous les parents les plus mal élevés pour contrôler les faits et gestes de leur progéniture. Le père et la mère

crevaient d'envie de s'engueuler, mais fort heureusement pour leur couple désastreux, ils avaient sous la main une soupape de décompression à qui ils ne manquaient pas de rappeler que si la prochaine sortie au fast-food était annulée, c'était à cause de son comportement inapproprié. Comme la sincérité du père se trahissait dans ses yeux, la culpabilité du môme se lisait tout aussi facilement et alors qu'il aurait probablement été de son devoir d'humain d'aller briser la mâchoire de ces deux monstres, puis d'expliquer à l'enfant qu'il n'était pas responsable de la haine putride qui emplissait ses géniteurs, Hirondelle se contenta de se demander combien d'années de thérapie ou d'introspection il faudrait au gosse pour le comprendre par lui-même. Puis il jaugea le père, qui était encore loin de ses trente ans, et se demanda ce qu'était un jeune parent si ce n'est un enfant abandonné.

– Tu ne finis pas ton assiette ? Demanda Paman.

Ce spectacle commun lui avait si bien coupé l'appétit qu'il avait laissé toute la croûte de sa pizza.

– Je n'ai plus très faim. Répondit-il en posant une main sur son estomac pour montrer que la peau de son ventre était bien tendue.

– Et les petits Africains alors ?

Il les avait oubliés ceux-là, et face à l'immoralité évidente de son comportement alimentaire il n'eut d'autre choix que de se redresser et de mordre dans la pâte molle et froide avec la satisfaction du devoir accompli.

Mais, alors qu'il guettait les alentours tout en mastiquant son repas, il remarqua du coin de l'œil un regard dirigé vers lui. Une femme torse nue, tétons percés, la tête enroulée dans une écharpe-capuche en laine décorée de

symboles païens et les jambes cachées derrière une robe en toile cousue de grelots et de pierres semi-précieuses, se dressait au bout de la rue. Sur chacune de ses épaules trônait un furet qui, eux aussi, fixaient Hirondelle avec intensité. Les trois bestioles ne faisaient rien de particulier et semblaient attendre quelque chose, adossées à un muret, portant à Hirondelle des regards accusateurs et froids.

Il déglutit en se demandant ce qu'on pouvait bien lui vouloir, puis planifia sa sortie selon un protocole d'évitement classique. Aussi naturellement que possible, il détourna le regard et fixa tour à tour une série de passants sélectionnés au hasard, feignant la curiosité, puis il planta ses yeux dans le ciel d'un air un peu rêveur. Il resta ainsi une quinzaine de secondes et enfin, comme si une envie soudaine de changer d'air l'avait gagnée, il se leva et prit son sac sans risquer un autre regard vers le fond de la rue.

– On y va ? Demanda-t-il à ses parents.

Rien de tel pour déplacer un groupe. Pour de petites décisions de ce type, l'illusion d'un choix était plus que suffisante.

– Et le café ? S'opposa tout de même Mapa qui quittait rarement la table sans son café, le plus souvent décaféiné.

– On en aura de bien meilleurs à peine plus loin. Réagit promptement Hirondelle.

– Il a raison Mapa, renchérit Paman, allons dans un café.

Elle venait traditionnellement en aide à son fils, parfois sans raison particulière, mais ici il la soupçonnait de vouloir s'éloigner de leurs voisins de terrasse, car elle supportait mal d'être exposée à des méthodes

éducatives trop différentes des siennes. Après trois enfants et une vingtaine d'années de gardiennage, elle s'était sentie en droit de faire des remarques aux autres, mais désormais elle avait perdu ce droit et laissait plus fréquemment la nature se faire.

Ils finirent donc leur soirée en terrasse, devant un café glacé, un chocolat et un déca, à profiter de la lente arrivée du soir et à échanger tranquillement. Depuis qu'il avait quitté le foyer familial et qu'ils étaient débarrassés de la banalité et de la vulgarité de la vie commune, leur relation avait gagné en tranquillité et par cette soirée de canicule Hirondelle pouvait profiter du bonheur simple d'être entouré par les quatre éléments indispensables à la vie humaine. L'Eau, le Feu, la Mère et le Père.

Au cours de la soirée Hirondelle avait vu passer au loin l'un des furets, puis peu de temps après, un homme affublé d'une dizaine de colliers tous plus longs les uns que les autres, au crâne partiellement rasé et promenant derrière lui une dizaine de canetons qui l'avaient dévisagés du même regard accusateur. Enfin, après avoir accompagné ses parents à l'hôtel, Hirondelle avait été suivi dans la rue sur une centaine de mètres par une créature rachitique aux pieds nus et à la chevelure finement bouclée qui semblait flotter dans d'amples bandes de tissus agencées autour de son corps frêle, une tarentule sur le dos de la main. Hirondelle avait fini par la semer et était rentré chez lui.

Inquiet, il avait fermé les volets et dans le noir, avait eu une bonne idée. Ces fanatiques, incontestablement de mèche avec l'annonciatrice de malheurs qui l'avait interpellé sur les quais, cherchaient à l'intimider et peut être même à lui nuire, mais ne connaissaient de

lui rien d'autre que son apparence. Alors il se déshabilla, jeta ses vêtements à la poubelle, puis se rendit à la salle de bain.
Pendant une minute, il oublia son intention première, fasciné par l'observation de son corps fragile, de ses muscles mous enroulés autour de ses 206 os saillants et de ses ailes atrophiées, inutiles et décharnées, qui pendaient dans son dos. Retroussant les babines, il observa ses 28 dents jaunâtres à peu près correctement alignées puis détailla ses 9 phalanges et demie, couvertes de fines cicatrices et terminées d'ongles courts, nerveusement rongés, bouffés par les peaux mal arrachées et le sang séché.

Il se sourit à lui même. Déboussolé qu'il était, il se trouvait plutôt beau gosse.

Alors il attrapa une paire de ciseaux et commença à se débroussailler le crâne à l'aveugle, laissant tomber sur le sol de larges touffes de poils. Il finit son œuvre au rasoir, puis se passa la tête sous l'eau. Tête nue, il était méconnaissable.

Le lendemain, il alla chez le perceur de bonne heure et se fit perforer la lèvre ainsi que l'oreille. Il avait enfilé des baskets roses, de nombreuses bagues en bois en cuir et en verre, ainsi qu'un tee-shirt sans manche sur lequel était imprimé le Cauchemar. Autant de détails qui attireraient immanquablement les regards, les détournant habilement du faciès banal d'Hirondelle. Ce dernier avait compris quelques années auparavant que, aussi contre-intuitif que cela puisse paraître, il était plus efficace de se cacher aux yeux de tous qu'au fond d'un trou, et à cet exercice il était devenu plutôt bon.

Il ne lui restait plus qu'à justifier ce changement

d'apparence auprès de ses parents, qu'il allait retrouver ce midi, mais il avait trouvé une explication toute faite : il s'était rasé le crâne à cause de la canicule et s'était percé pour s'aérer le visage. Il n'y avait aucun mensonge là dedans, seulement des demi-vérités. À cet art également, il n'était pas mauvais.

CHAPITRE TREIZE

Après une énième journée caniculaire interminable qu'Hirondelle avait passé à gémir et à se tortiller dans sa propre sueur, la nuit était arrivée comme une apparition, avec son calme et ses courants d'air glacés et invisibles. Hirondelle était sorti torse nu dans la nuit et il sentait danser contre sa peau, autour de son crâne, le vent qui le poussait.

Il se lançait à la recherche du Service après-vente, dont un vieillard errant lui avait indiqué la direction. La pénombre rendait les paysages et les objets flous et incertains. Les choses étaient en partie reconstituées par le cerveau d'Hirondelle, mais le soleil des loups, rouge sang, plein, rendait l'escapade nocturne aisée et lui conférait un ton primitif. Hirondelle foulait l'herbe de ses longues pattes et traversait la campagne avec détermination, à la recherche de ce secret couvent qui exauce les vœux et répare les injustices. C'était son dernier espoir que de s'adresser au Service pour espérer faire marcher enfin son téléphone et ainsi soulager David du terrible poids qu'il supportait.

Alors que la balade se prolongeait, l'édifice que cherchait Hirondelle se manifesta au loin, au fond d'une parcelle d'herbe cerclée par le blé et la jachère.

À mesure qu'il approchait, submergé par l'installation, ses pas ralentirent progressivement. C'était un brasier immense qui grondait et crépitait devant lui. Autour des flammes, une armature de bois faite de bûches et de troncs, plantés dans le sol ou suspendus dans les airs, structurait différents espaces, qui tel un millier de pièces sans toit s'enchevétraient maladroitement. On aurait dit le résultat de la collision d'une armée de chalets qui tous ensemble auraient cherché à se jeter dans le feu.

De petites créatures floues couraient et se cachaient, faisant de la construction déstructurée leur terrain de jeu tandis que, tournant plus lentement autour du feu, trois êtres les surveillaient, la tête penchée sur le côté. Hirondelle, en approchant, observait sans les comprendre les détails de l'édifice. Les cailloux sculptés sur lesquels il marchait et les peintures vives qui enserraient les poutres comme pour les étouffer. Les plumes qui semblaient pousser un peu partout et les fils tendus où étaient épinglées des ribambelles de photos d'identité. Les terriers cachant encore d'autres secrets et les statuettes sans visage plantées dans le sol dont les ombres dansaient.

Voyant Hirondelle arriver, les trois êtres cessèrent leur ronde et vinrent à sa rencontre et immédiatement, les petites créatures s'immobilisèrent. Ce n'est qu'alors qu'il remarqua que les chants avaient cessé, des comptines gutturales dont l'essence se substituait déjà à lui. Les êtres vinrent s'asseoir autour de lui en tailleur. Leurs têtes allongées perchées sur de longs cous lui arrivaient aux épaules. Il respira un bon coup et détailla les créatures à l'allure batracienne et au regard luisant. Leurs lèvres fines et humides frémissaient d'une écume

visqueuse et leurs couvre-chefs rouges dessinaient un creux qui semblait avoir été fait pour accueillir la lune. Ils avaient les doigts qui dansaient en permanence, se rejoignant, se croisant et s'effleurant en un ballet sensoriel intime infini.

Hirondelle savait qu'il n'avait qu'à répondre aux quelques questions qui lui seraient posées et il ne pensait pas que le Service était en mesure de lui refuser une réparation, mais il était tout de même intimidé. De l'ensemble du décor se dégageait une impression pesante, une réalité ondulante aux contours plus massifs que jamais. Il se sentait aux portes de quelque chose.

Un des membres du Service s'adressa à lui.

– Hirondelle ? Demanda-t-il.

– Oui. Répondit ce dernier. Je viens pour faire réparer mon téléphone. Bien que quasiment neuf, je le trouve souffrant. Evidemment, il est encore sous garantie.

– Nous allons poser une série de questions déterminantes auxquelles tu devras répondre avec franchise. Continua le très honorable membre du Service. À travers ce processus tu dois te découvrir peu à peu jusqu'à ce que, nu, nous puissions saisir et exaucer ton vœu.

– Je suis prêt. Répondit Hirondelle gonflé par la solennité du moment.

– Quel est votre animal préféré ? Demanda alors la créature.

– Le fennec ! Répondit Hirondelle sans la moindre hésitation.

– La créature laissa un long silence, comme pour laisser la réponse d'Hirondelle s'évanouir, emportée par les fumées.

– Avez-vous déjà fait confiance à un inconnu ?

– Je ne pense pas l'avoir déjà fait, non.

Hirondelle avait réfléchi plus longtemps cette fois, il se souvint qu'il fallait répondre avec franchise et souhaitait faire de son mieux.

– Combien avez-vous d'amis ?

Hirondelle compta rapidement sur ses doigts.

– Une dizaine. Dit-il arrivé à bout de doigts.

– Que pensez-vous des criminels ?

C'était forcément une question piège, mais il avait beau réfléchir, il ne trouvait rien d'intéressant à dire.

– Je pense qu'un criminel est conscient qu'il crime, mais pas de pourquoi il crime. Je pense aussi qu'il faut néanmoins les enfermer dans des boîtes.

La question suivante n'arriva qu'au bout d'une éternité.

– Est-ce que vous pouvez me promettre qu'il ne va pas pleuvoir dans moins de dix minutes ?

Hirondelle regarda le ciel avec perplexité. Les nuages étaient lourds et nombreux, mais, éclairés ainsi par la lune rouge, ils semblaient plutôt se dissiper. Si près du feu, il était difficile de jauger de l'humidité de l'air, mais le ciel ne grondait pas et s'il pleuvait ce serait sûrement au nord, car le vent y poussait les nuages les plus menaçants. Affirmer qu'il ne pleuvrait pas avant au moins dix minutes semblait raisonnable même au météorologue de comptoir qu'il était.

– Certainement. Répondit Hirondelle. Il n'y aura pas de pluie, et ce pendant au moins dix minutes.

C'est un autre des sages du Service qui s'adressa après cela à Hirondelle tandis que le premier se recroquevillait légèrement, semblant digérer les réponses. Sa voix avait la même absence.

– Avez-vous un ami imaginaire ? Demanda-t-il.

Hirondelle était confus. Il en savait peu sur la psyché humaine, mais il savait que seuls les fous avaient un ami imaginaire.

– Non ! Répondit-il donc.

– Où dessinez-vous les limites de votre être ? Reprit le très honorable.

Hirondelle était pris d'une bouffée de chaleur et d'inconfort, il saisissait les questions sans les comprendre.

– Au niveau de ma peau. Dit-il.

Le silence qui séparait chaque question lui pesait douloureusement. Il se sentait jugé et poussé à répondre vite, car plus il réfléchissait, plus les réponses semblaient lui échapper.

– Où et comment vous êtes-vous procuré votre dernier repas ?

– À la Grande-Officine. C'était une grappe de raisin. J'ai tendu le bras pour la saisir et puis je suis rentré chez moi et je l'ai mangée.

Il en sentait encore le jus dans le fond de sa gorge.

– Quelle est la sensation qui vous gagne toujours par surprise ?

– La frustration. Répondit-il sans réfléchir.

Il sentit ses muscles se crisper et sa nervosité croître.

– Que vaut votre vie ?

– Trois millions d'euros. Dit-il d'une voix mécanique.

Il s'était tendu, figé, le regard vide. Alors le deuxième vénérable se tut et le dernier, qui n'avait pas encore parlé, prit la parole, se levant et tournant doucement autour d'Hirondelle comme il l'avait fait plus tôt autour du brasier.

– Comment se porte votre holobionte ? Demanda-t-il alors d'une voix plus inquisitrice.

– Mal. Répondit Hirondelle sans bouger.

– Où vas-tu ?

– J'avance.

– Que sais-tu de l'univers ?

– Peu de choses.

La volonté d'Hirondelle avait été réduite à néant et la voix qui sortait de son corps était portée par ses fantômes. L'interrogatoire se déroulait sans accroc.

– Où vis-tu ?

– Je ne sais pas.

– Que fais-tu ?

– Je ne sais pas.

– Qu'est ce que tu souhaites le plus ?

– Qu'on répare mon téléphone ! Répondit Hirondelle d'une voix qui se tordit sur elle-même.

Les trois hiérophantes téléostéens se levèrent alors d'un même geste et retournèrent près du feu. Les jambes d'Hirondelle le portaient déjà hors des lieux lorsqu'il reprit ses esprits. Dans sa poche, son téléphone brillait d'une lueur calme et vibrait doucement : il redémarrait en toute tranquillité, soigné de son mal par le miracle du Service.

Soudain, dans l'autre poche d'Hirondelle, David sonna.

– Allô monsieur Hirondelle ?

– Oui ?

– Je suis 612, de chez Libre. Vous attendez un rendez-vous pour raccorder votre cœur au Réseau ?

– Oui ! Dit-il. L'espoir faisait trembler sa voix.

– Est-ce que vous seriez disponible après-demain dans la matinée ?

– Oui !! S'écria-t-il sans retenue.

– Parfait, bonne fin de journée monsieur Hirondelle.

Il raccrocha et s'arrêta sur le bord de la route. Un

calme inhabituel l'habitait. Maintenant que tout était réglé, il ne lui restait qu'une chose à faire. Hirondelle ne pouvait avoir deux téléphones. C'était nécessaire, mais il y rechignait. Il posa délicatement David contre une pierre et, détournant à moitié le regard, l'ouvrit et en extirpa le processeur puis le jeta dans la nuit. David, devant lui, gisait vide.

Hirondelle pouvait-il le laisser ainsi dans la nuit, plongé dans un sommeil incomplet ? Il se saisit d'une lourde pierre et l'abattit sur David, encore encore et encore, jusqu'à ce qu'il ne reste qu'une méconnaissable carcasse.

Puis il rentra chez lui, les souhaits exaucés et le cœur lourd. Comme pour le punir, les nuages lui crachaient dessus une drache tiède.

CHAPITRE QUATORZE

Hirondelle était fébrile. Pressé par le temps, il inspectait chaque tiroir, fouillait chaque recoin, écartait les bibelots et retournait les meubles à la recherche d'une cache. Rien n'aurait su le détourner de sa mission, pas même la peur qui pourtant grandissait en lui. Dans cet appartement lugubre aux fenêtres obstruées, il tournait en rond sans savoir où chercher, mais bien déterminé. La valeur inestimable de l'objet de sa quête lui interdisait la moindre pause, la moindre hésitation, mais surtout il craignait que le propriétaire des lieux ne le surprenne. Précisément alors qu'il songeait à cela, il sentit sur sa nuque un souffle discret et fit volte-face.

L'homme se tenait face à lui, torse nu, arborant un sourire figé, et fixant Hirondelle d'un regard prédateur. Il était couvert de mutilations fraîches, faisant de sa peau une toile où s'étalait sa foi obscure.

Hirondelle bomba le torse et sans hésitation le défia.

– Tu sais ce que je suis venu chercher ! S'exclama-t-il. Tu ne m'arrêteras pas, de toute manière !

L'homme ne dit pas un mot. Il se saisit d'un couteau qui traînait sur le plan de travail de la cuisine et se jeta sur Hirondelle. À son tour, plein d'adrénaline, Hirondelle se jeta contre lui, lui saisissant le bras au vol.

Le cœur d'Hirondelle battait la chamade. Il essayait, dans la bataille qui s'était engagée, de rester hors de portée de cette lame qu'il voyait déjà lui transpercer le corps. Comment lui faire lâcher prise ? Hirondelle se débattait courageusement, mais bien vite il eut la sensation d'être dépassé. On aurait dit que son assaillant avait quatre bras, qu'il se déplaçait deux fois plus vite qu'Hirondelle, que pour lui, tout cela n'était qu'un jeu. D'un geste rapide, dont il ne vit qu'un éclat, la lame fendit l'air et vint sectionner les veines qui irriguaient le poignet d'Hirondelle.

Il recula, fixant le sang qui s'écoulait hors de son corps et écoutant sa douleur. Des fourmis couraient dans ses doigts, qu'il pliait et dépliait compulsivement. Dans aucun des possibles, il ne voyait la situation tourner à son avantage et décida qu'il ne lui restait plus que la fuite et le déshonneur.

Il agrippa un paquet de farine qui se trouvait là et de toutes ses forces, l'éclata contre le sol. Dans le nuage, il déguerpit.

Les décors de cet affreux cauchemar défilaient autour de lui. Il courrait courrait sans se retourner, sans même chercher à comprendre où il se dirigeait. Bientôt il fut bien loin et alors qu'il ralentissait, il reconnut un environnement familier. Il avait dépassé la maison de ses parents, se trouvant sur ce chemin de terre qu'il avait mille fois emprunté et qui menait à la croix.

Il ne pouvait pas marcher un pas de plus et s'effondra là, plein de fatigue et de lassitude. Le sang continuait à couler de son poignet ouvert. La course avait fait battre son cœur à une dangereuse cadence et presque toute son essence avait déjà jailli hors de son corps dans cet effort funeste.

Le temps lui semblait se délier dangereusement. Il avait des absences durant lesquelles de longues secondes s'écoulaient sans son consentement. Il attendait, paralysé, l'ambulance qu'il croyait se souvenir avoir appelé. À voix basse il suppliait qu'on l'arrache à la mort, qu'on le trouve gisant près du fossé et qu'on le sauve.

Quand il était petit, c'est à cet endroit précis qu'avec son voisin, ils jouaient à celui qui gardait le plus longtemps son pied dans la fourmilière. Ensemble ils faisaient du vélo, construisaient des cabanes et prenaient possession de la campagne. Ils faisaient partie de ce lieu, immatures gardiens de ce chemin d'une affligeante banalité sur lequel Hirondelle était désormais étendu.

Les pensées d'Hirondelle tourbillonnaient lentement, égarées dans le dédale de son esprit agonisant. Il se sentait idiot d'avoir dû abandonner la mission, de s'être immobilisé impuissant sur le bord de la route, trempé par son propre sang, d'être si fragile et stupide, de mourir.

Hirondelle se réveilla d'une torpeur plus longue lorsque les secouristes le mirent sur le brancard. L'ambulance l'attendait, ronronnant devant la maison de ses parents. Ses phares, comme deux projecteurs, dispersaient la nuit. Il devait être 5 ou 6 heures du matin, mais Mapa était déjà levé et observait la scène depuis le seuil, couvert de sang lui aussi.

– Ne t'inquiète pas, ce n'est pas le tien. Murmura-t-il alors qu'Hirondelle passait près de lui.

On plaça Hirondelle à l'arrière de l'ambulance, comme un bagage que l'on dépose. Trop faible pour bouger, il ne voyait plus que le toit du véhicule et dans le rétroviseur, la route qui disparaissait derrière eux. Il était seul, allongé, secoué sur son brancard bancal et

rapidement il comprit qu'il n'arriverait pas à l'hôpital. Les rares moments où il parvenait à sentir son corps, il n'y trouvait qu'un froid anesthésiant ou la douleur de milliers d'aiguilles. Le reste du temps, il ne ressentait rien ou alors des choses étranges.

Hirondelle s'endormait pendant des périodes qui lui semblaient durer cinq, dix ou quinze minutes, mais quand il rouvrait difficilement les yeux il voyait qu'aucun temps ne s'était écoulé. Était-ce là un aperçu de la mort ? Des temps infinis s'écoulant en une seconde ? La fin des temps dans le noir, sans tunnel ni lumière ?

Il devait se battre, mais comment se battre sans énergie ? Sans force ? Sans foi ? Il se sentait si faible et s'enfonçait dans son brancard, laissant les forces de l'univers disposer de son corps flasque. Le sommeil le gagnait à nouveau et il n'y pouvait rien. Ses paupières lourdes se refermaient comme les deux battants d'une porte massive se dérobant à lui. Il oscillait entre la vie et la mort, le sommeil et l'éveil, entre deux mondes dont il ne cessait de revenir. Alors qu'il s'endormait dans l'ambulance, il se réveillait progressivement ailleurs. Alors que ses yeux se fermaient sur sa fin, ils s'ouvraient sur autre chose.

Comme immobilisé dans un nuage, Hirondelle sentit à ses côtés une présence chaleureuse. Questionnant cette sensation il chercha à tendre les bras, à comprendre où étaient ses yeux et à les ouvrir. La silhouette de Crevette lui apparut alors comme un mirage.

Le soupçon de la nature onirique de son état le frappa alors et immédiatement il reconnut sa chambre, son lit et Crevette. Il leva le bras et contempla son poignet vierge.

Aussitôt, la torpeur disparut.

Il se redressa et serra Crevette dans ses bras. Il voulut tout lui dire, mais les mots lui échappaient déjà. Il balbutia quelques syllabes, puis se tut, incertain. Il ne se souvenait de rien, mais au coin de son oeil perlait une larme.

Devinant qu'il sortait d'un mauvais rêve, elle le laissa l'enlacer, puis dit :

– Il n'est pas de meilleur endroit pour cacher un secret qu'un rêve qu'on oublie avant même de se réveiller. Imagine ainsi tous les monstres dont nous ne savons rien qui nous visitent dans notre sommeil et l'affreuse horde qu'ils forment ensemble.

Hirondelle ne répondit rien. Il tremblait.

– Veux-tu savoir de quoi je rêve toutes les nuits ? Demanda-t-elle alors.

Il hocha la tête.

– Tous les jours de l'année, je rêve qu'il neige.

CHAPITRE QUINZE

Les gens ne cessaient jamais de passer sous la fenêtre d'Hirondelle. Il y en avait à toute heure de la journée. Il prenait parfois quelques minutes pour les observer, se disant toujours que leur passage lui changerait les idées, mais il avait finit par se lasser de ce jeu.

Sans doute en avait-il trop vu, des gens. Des individus dont il ne connaissait rien et avec qui il ne souhaitait rien avoir à faire, tous plus étranges les uns que les autres, tous séparés par un océan, tous parlant une langue différente, tous guidés par une voix qu'il n'entendrait jamais. L'inconcevable richesse de ces existences qui le frôlaient ne le submergeait plus, car au fond il s'en moquait. Tout cela n'était qu'un spectacle pour lui, un défilé de mode sous sa fenêtre, une accumulation telle qu'à la fin il ne restait que la foule et son uniformité.

Il ferma la fenêtre et le brouhaha dégoûtant de la rue cessa. Hirondelle entendait son cœur battre et sa peau frémir sous l'écrasante chaleur qui stagnait dans la pièce, mais il préférait fondre que de laisser ouverte cette barrière unique le protégeant de l'extérieur. Il alla s'asseoir et fit descendre le long de son gosier ce qu'il restait de cointreau dans son verre, puis se resservit. La première fois qu'il avait goûté ce breuvage il était jeune.

C'était lors d'une partie de cartes dont aujourd'hui tout le monde avait oublié les règles, et il se souvenait de la sensation de brûlure qui s'était alors emparée de sa gorge.

Ces brûlures de jeunesse, Hirondelle les redoutait autant qu'il les recherchait, mais aujourd'hui il était farouchement ignifugé. Il naviguait sans savoir nager à travers des eaux bouillonnantes sur une barque en verre. Ruminant cela, il sentait son corps tanguer, comme secoué par une houle intérieure.

La chaleur était en lui désormais, tel un soleil en son centre avec l'alcool pour combustible. Qui aurait pu le juger de vouloir alimenter cet astre merveilleux qu'il couvait consciencieusement ? Songea-t-il gauchement alors qu'il remplissait son verre d'une main lourde. Ce pulsar en son sein semblait plus vivant que son hôte. Il se voyait déjà partir avec lui, traverser l'espace à la recherche d'un monde plus doux.

Alors qu'il se levait, il se sentit choir. En une étincelle, il fut télétransporté sur une large scène. Au-dessus de sa tête, l'espace infini et ses trous de lumière. Face à lui, se prélassant tranquillement sur l'herbe, une foule moite profitant de l'été. D'une berge proche, quelques moustiques égarés vinrent vrombir près de ses oreilles, mais cela ne couvrait pas les murmures du public plongé dans l'ombre.

Hirondelle n'avait pas besoin de voir leurs yeux pour deviner leurs regards posés sur lui. Il sentait son corps se déformer, prendre un relief incertain. Sa personne se rétractait derrière les limites de sa peau assaillie, sans pour autant parvenir à se protéger complètement de ces rayons invisibles cherchant à le délimiter. Il sentait son astre secret faiblir et menacer de s'éteindre tandis

que lui, porteur sacré, devenait un reflet obscène de ce qu'il était quelques secondes auparavant.

Alors qu'on s'impatientait, les regards se faisaient plus insistants et des mots, d'abord murmurés, commençaient à passer les lèvres lubrifiées par la bière de son public.

– Dis quelque chose !

– Oui enfin, dis donc quelque chose !

Hirondelle tremblait de terreur. Acculé contre un mur qu'il avait lui-même érigé, il ne lui restait qu'une issue. Il ouvrit la bouche à son tour et commença ainsi :

– Parler pour parler pour parler pour parler pour parler…

Faisant quelques pas sur la scène, il s'approcha de ceux dont il ne distinguait rien.

– Par quelle audace suis-je convoqué ? De quel méfait ai-je à répondre ? Moi qui n'ai jamais rien voulu d'autre qu'être ailleurs, par quelle horreur suis-je ici ? Je vous regarde et je me dis : le silence n'est jamais aussi bien comblé que par les cris, le vide aussi bien rempli que par la fumée.
Voyez cette herbe sur laquelle vous vous prélassez, trop verte pour brûler et pourtant, quel beau brasier vous feriez, un tapis de braise où marcher, tapis rouge sous mes pieds. Vite, vite, qu'on m'apporte les cendres de ce monde condamné, que je les souffle et que la table soit propre pour un prochain essai.
Et pourtant.
Fût un temps où j'étais enfant,
Je m'en souviens bien trop souvent,
Plongé dans un océan de bonheur,
De ce monde je me voyais ambassadeur,

Mon royaume à moi, dont j'étais le roi,
Une ville infinie, et moi sur les toits,
Quand les plus grands n'avaient pas d'importance,
Quand le monde des hommes me semblait immense,
Aujourd'hui je vois comme il est petit,
Et comme sous votre poids il se réduit,
Je n'en peux plus de cette jouissance,
Et je déclare l'état d'urgence.

À peine eut-il refermé sa bouche que l'air vint à lui manquer. Il s'effondra, cloué au sol, de honte et de céphalalgie. À nouveau il fut télétransporté, cette fois-ci dans la quiétude de son foyer. Reprenant doucement ses esprits, il ne se fit pas prier deux fois par la bouteille qui l'attendait sagement à côté d'un verre vide. Alors qu'il s'appliquait à en extirper les dernières gouttes, il remarqua du coin de l'œil quelque chose de singulier. Un panier posé sur le sol l'attendait et un petit mot y était agrafé.

« Bonsoir, disait le mot qui était fort mal écrit, je suis une petite chienne à la recherche d'un foyer et je me demandais si vous accepteriez de m'intégrer dans votre vie. Ma durée de vie n'excède pas les quinze ans et bien que je risque d'avoir du mal à comprendre où faire mes besoins dans un premier temps, je vous promets de compenser mes déboires urinaires par d'innombrables marques d'amour, telles que des léchouilles sur le nez, ou encore des léchouilles sur les joues.

Conformément à la charte de Naples concernant les relations Humain-Chien, vous êtes libre de choisir le nom auquel je répondrais en échange d'un engagement de votre part à me nourrir et à me sortir quotidienne-

ment. Si vous acceptez les termes de ce contrat, merci d'y apposer vos initiales.

Conformément à la charte de Naples, nos prochaines communications, si vous l'acceptez, se limiteront à des aboiements, couinements, et autres manifestations canines fort éloignées de la parole humaine.

Cordialement, votre future chienne. »

Hirondelle examina rapidement le contrat, le signa, et retira le tissu qui recouvrait le panier.

En dessous reposait sur le dos la plus adorable des créatures. Elle le regardait avec de grands yeux écarquillés, comme surprise et excitée à la fois. Mis à part son petit ventre rebondi, la bête était totalement recouverte de longs poils beiges et avait de grandes oreilles qui retombaient de part et d'autre de sa truffe humide. Hirondelle l'attrapa et la serra contre lui.

– Je vais t'appeler Duchesse. Dit-il.

Entendant cela, la chienne tendit son long cou et déchiqueta la lèvre supérieure d'Hirondelle.

– Je m'en moque, répondit-il alors que sa bouche s'emplissait de sang, tu vas t'y faire tu verras.

CHAPITRE SEIZE

Hirondelle traînait pensivement dans son bain, essayant de faire avec sa bouche en cul de poule les plus belles bulles. Comme dans un cocon, il laissait son corps flotter, entouré de chaleur et plus proche de l'apesanteur qu'il ne le serait jamais.

Cela faisait plus d'un an qu'étaient terminées ses aventures pour faire relier son appartement au Réseau et maintenant il voyait clairement que ce n'était pas lui qui était venu à bout de ses problèmes, mais bien le temps, qui finissait toujours par tout régler avec bien plus d'efficacité qu'Hirondelle n'aurait pu le faire en une vie.

Il n'habitait d'ailleurs déjà plus là-bas. Depuis quelques mois, il avait posé ses bagages dans la chambre où il avait grandi sans s'en rendre compte pendant d'innombrables nuits. Il pensait à ce temps magique et disparu où il avait été quelque chose d'autre, un enfant en l'occurrence.

Mais il était temps de partir, il le sentait au coeur de son estomac, là où normalement pesait une lourde boule il y avait comme un petit soleil qui attendait son heure. Il se redressa lentement et commença à se sécher face au miroir, regardant ses côtes danser sous sa peau alors que ses bras se tortillaient pour atteindre toutes

les gouttes. Puis il enfila sa plus belle toge et dévala l'escalier grinçant.

En bas l'attendaient Mapa et Paman, mais aussi Crevette et Duchesse qui avaient tous senti que quelque chose se tramait. Il les enlaça un à un sans dire un mot, puis glissa dans son sac le sandwich au concombre que Paman avait préparé pour lui. Il était temps de partir, alors il franchit la porte sans se retourner.

Sortant du village, il monta à la croix puis emprunta chemin après chemin, bifurcation après bifurcation, jusqu'à finalement atteindre des terres qu'il n'avait encore jamais foulées. On avait récolté le blé, mais pas le maïs ni les tournesols dont les énormes têtes brûlées par le soleil s'affaissaient piteusement, fatigués qu'ils étaient par leur propre existence. Lui aussi était fatigué, mais c'était une bonne fatigue, une fatigue qui n'attends qu'à se transformer en quelque chose. Il était lourd de souvenirs, de petits savoirs accumulés, d'observations et d'émotions, de réflexions décousues qu'il s'était faites, de chants qu'il aurait aimé chanter et de vies qu'il n'avait pas vécues. Tout cela se condensait en lui, comme les briques d'une maison sortent parfois du sol pour s'assembler sans maçon ou comme un nuage peut se créer à partir de choses invisibles et insignifiantes.

Cette métamorphose qui s'opérait en lui il l'avait attendue pendant des mois. Il ne supportait plus d'être Hirondelle. A quoi bon être un oiseau si c'est pour avoir le coeur qui bat plus vite que les ailes ? Si c'est pour mourir de peur lorsque quelqu'un finit par vous attraper ?

Hirondelle n'avait plus peur de rien, plus même de la fin, car il connaissait depuis longtemps la première règle de l'horreur : ne jamais montrer le monstre. Le monstre est dans la tête du spectateur et une fois qu'on

voit de quoi il est réellement fait, il ne fait plus peur. Un monstre est toujours une chimère.

Souvent les gens disaient de la fin qu'elle était comme un mur dans lequel on fonce beaucoup trop vite. Quelle stupide métaphore. La fin est comme la gueule béante d'un loup noir vers laquelle on avance encore et encore, jusqu'au point où on se retrouve dans le noir et où les crocs acérés de la bête se trouvent tout autour de vous, où on peut sentir dans le souffle chaud et humide qui émane du futur les lamentations des fantômes de demain.

Les loups ne faisaient pas peur à Hirondelle qui portait leurs os en ornement.
Le ciel était encore d'un beau bleu, mais bientôt le soleil allait habiller les nuages de ce rose cotonneux si particulier, puis se retirer et laisser le monde chtonien s'éveiller.

Peu importait à Hirondelle que la nuit tombe, car il avait repéré au loin un endroit parfaitement semblable à ce qu'il cherchait et dévalait désormais ravi la dernière ligne droite qui l'en séparait.

En marchant, il ramassait les siliques de colza et les égrenait dans le creux de sa main. Il faisait jouer ses doigts sur les billes noires qu'il récoltait, puis les éparpillait sur le chemin pour les rendre à la terre.

Le champ de colza disparu pour laisser place à un fossé où coulait un filet d'eau, presque un ruisseau. Le chemin était recouvert d'herbe, mais de part et d'autre s'épanouissaient les séneçons, l'aigremoine et les chardons. Le blé sauvage poussait à l'ombre du maïs et le fossé peu à peu s'étoffait de chienlit puis de jonc et de roseaux.

« Voilà où je vais me métamorphoser. » Songea Hirondelle en déposant son sac par terre.

Il lui fallut encore quelques déambulations hasardeuses pour trouver l'endroit exact où planter ses pieds dans le sol, mais en sentant la terre humide lui chatouiller les orteils il fut sûr de lui. Alors il ferma les yeux.

Pour la première fois il remarque que la terre frémit, comme agitée par un grondement perpétuel. C'est ce grondement qui donne la mesure à la vie souterraine lente et tortillante, à ces vers et autres êtres tranquilles qui ne cessent de retourner la terre, aux champignons et bactéries qui travaillent sans relâche pour les arbres dont le mycélium se tortille à la recherche d'eau et de partenaires.

Hirondelle sent ces ramifications infinies se tendre vers lui et lui titiller les chevilles comme pour l'inviter. Elles lui promettent du carbone et du sucre et il se sent chanceler, céder peu à peu.

Déjà son être s'efface tranquillement. Hirondelle a fait son temps et disparaît, inadapté qu'il est au monde qui l'entoure, dépassé qu'il est par tout ce qui se mesure à lui. Ses quelques plumes éparses et abimées se détachent enfin et tombent. Il est fatigué de voleter ainsi partout et de piailler sans raison, de viser le ciel sans savoir ce qu'il y fera. Son système nerveux ralentit et tout lui apparaît maintenant comme une évidence : Les failles de sa personne, les craintes qui le forgent, et ce qu'il veut être véritablement, ce qu'il rêve d'être, ce qu'il sera s'il se laisse rêver.

Sa peau commence à se durcir et il mobilise toutes ses forces pour accélérer sa transformation, pour devenir un Orme. Un Orme majestueux au pied duquel on aimerait se reposer, un Orme qu'on voudrait avoir dans son jardin, qu'on aimerait avoir planté et regarder grandir.

Orme est traversé par de sylvestres et flegmatiques pensées qui, pour la première fois de sa vie, ne s'entrechoquent pas avec fracas et ne résonnent pas en mille variantes corrompues dans son crâne. Au contraire, elles apparaissent nettes et claires, éclosent en lui et y répandent leur pollen, puis se retirent à temps pour laisser la place à la suivante. Il réalise que la liberté ne consiste pas à sauter de branche en branche ou à vouloir garder la tête au-dessus des nuages.

« Il est loin, le temps où je croyais vouloir voler. Pense-t-il. C'était un rêve qui ne m'appartenait pas et me flétrissait de l'intérieur. »

Orme sent que l'air est sec et qu'il l'assèche, alors il s'étire pour aller chercher l'humidité et il commence à prendre conscience de ses racines et de la stabilité qu'elles lui apportent. Il sent des pétillements qui l'assaillent de messages d'amours et entend le chant des autres arbres à travers la terre.

« Que vienne la tempête, se dit-il, les arbres ne craignent rien. Les arbres aiment même les hommes qui les coupent. »

Orme se laisse bercer par la pluie qui arrive et par le bruit des vers qui sortent de terre, par le bruissement de quelques feuilles et le bourdonnement d'une abeille seule.

« Ici je suis bien. Ici les humains me laisseront tranquille. Sans doute est-il temps de s'accorder un repos, loin d'eux et de toute la misère qui les accompagne.

Le bonheur, pense-t-il encore avant de s'endormir, ne ressemble à aucun plaisir. »

REMERCIEMENTS

Les histoires n'existent que lorsqu'il y a quelqu'un pour y penser.
Merci d'avoir fait vivre celle-ci.

Je crois fermement que, pour un roman, il n'y a qu'un seul type de publicité qui vaille vraiment : le bouche-à-oreille.

Alors si vous avez aimé cette histoire, je vous invite à la partager à quiconque elle pourrait également plaire.

Et si vous avez envie de me suivre, de me soutenir, ou d'aller lire d'autres de mes histoires, vous pouvez vous rendre sur mon site Internet,
ou utiliser le QR code en bas de page.

En vous souhaitant de très belles choses,

Klim Drol

~ editionsratees.com ~

LICENCE CREATIVE COMMONS CC-BY-4.0

Le texte « De l'Hirondelle à l'Orme » © 2020 par « Klim Drol » est sous licence CC BY 4.0.

Pour plus d'informations sur la licence, vous pouvez vous rendre sur : creativecommons.org/licenses/by/4.0/

Vous êtes autorisé à :

Partager — copier, distribuer et communiquer le matériel par tous moyens et sous tous formats
Adapter — remixer, transformer et créer à partir du matériel pour n'importe quel but, même commercial.

Dans les conditions suivantes :

Attribution — Vous devez créditer l'Œuvre, intégrer un lien vers la licence et indiquer si des modifications ont été effectuées à l'Œuvre. Vous devez indiquer ces informations par tous les moyens raisonnables, sans toutefois suggérer que l'Offrant vous soutient ou soutient la façon dont vous avez utilisé son Œuvre.

Pas de restrictions en aval pour les utilisateurs suivants — Vous ne pouvez proposer ou imposer des termes et conditions supplémentaires ou différents, ou appliquer quelque mesure technique efficace que ce soit à l'Œuvre sous licence si ceux(celles)-ci sont de nature à restreindre l'exercice des Droits accordés par la licence aux utilisateurs de l'Œuvre sous licence.